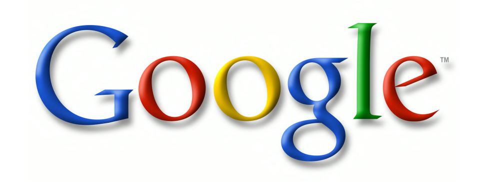


25e Année. — Nos 1, 2, 3 Prix du numéro : 1 fr. Août, Sept., Octobre 1915

ANNALES

DES

Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

Rédacteur en chef : **C. de VESME**

Fondateur : Dr XAVIER DARIEX

SOMMAIRE :

PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent dans les derniers jours de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de **12** fr. pour la France comme pour l'Etranger. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée, en temps normal, de 32 pages. Le prix de la livraison est de **1** fr.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de douze francs, reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *sont assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouissent de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. *qui voudront bien verser annuellement* 20 francs *au lieu de* 12, *seront considérés comme* « membres souscripteurs », *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — Boulevard Péreire, 175 — PARIS

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **MALOINE,** Place de l'Ecole de Médecine, 25. — Librairie **O. BERTHIER (E. BOUGAULT,** Succ.), rue des Ecoles, 48. — Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques. — Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens. — Aux **EDITIONS THEOSOPHIQUES,** rue Dareau, 81 (14e Arr.)

A Lyon : Librairie **MALOINE,** 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN,** 11, rue d'Isly. — *A Sao Paulo* (Brésil): Libraria **DO PENSAMENTO,** Rua Senador Feijo, N° 19.

Principaux articles parus dans les « Annales des Sciences Psychiques » en 1914

Dr G. Geley : Contribution à l'étude des « Correspondances croisées »; Documents nouveaux. (*Janvier*).

Dr W. Mackenzie: Une visite au chien Rolf, de Mannheim. (*Janvier et Février*).

Dr H. Beaunis: Deux cas de lucidité télépathique. (*Février*).

E. Boirac : Deux séances de médiumnité chez Mme Bisson. (*Février*).

Prof. Dr Schottelius : Un clairvoyant. Ses facultés sont constatées par deux expertises légales. (*Mars*).

Dr H. Bourbon : A propos des séances de Mme Bisson. (*Mars*).

Dr E. Osty : Un fait de lucidité en la condition dite « psychométrique ». (*Avril*).

E. Duchatel : Quelques nouvelles expériences de photographie de la pensée. (*Avril*).

Dr A. de Schrenck-Notzing : La querelle des phénomènes de Matérialisation. (*Avril*).

Dr W. von Wasielewski : Sur un cas de lucidité spontoné. (*Juin*).

Chaque fascicule : 1 fr.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

25e Année | Août, Sept., Octobre 1915 | N° 1, 2, 3



Important Avis aux lecteurs

Paris, Septembre 1915.

Notre fascicule de juillet 1914 était prêt à paraître depuis quelques jours déjà quand éclata la guerre qui désole encore actuellement la plupart de l'Europe. Pour différentes raisons qu'il serait inutile de rappeler ici, nous avions cru devoir surseoir à son expédition, dans l'attente des évènements que, dès lors, on pouvait prévoir.

Pour des raisons d'opportunité qu'il est inutile de rapporter ici, ***le numéro de Juillet 1914 ne sera expédié aux abonnés qu'au commencement de 1916.***

Aussitôt que les hostilités furent commencées, les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES suspendirent leurs publications, de même que toutes les autres Revues spécialistes françaises. Un certain nombre de celles-ci ont, depuis, recommencé à paraître ; la situation s'est à tel point améliorée en France, que nous croyons pouvoir maintenant imiter leur exemple. Seulement, nous nous bornerons à publier en 1915 deux fascicules portant respectivement la date d'Août-Septembre-Octobre et Novembre-Décembre 1915, qui seront envoyés gratuitement aux abonnés de 1914 en remplacement de ceux qu'ils auraient dû recevoir au cours du deuxième semestre de l'année. La publication mensuelle de nos ***Annales*** pourra ainsi reprendre régulièrement dès Janvier 1916.

Nous devons toutefois prévenir nos lecteurs que, par suite des circonstances exceptionnellement défavorables dans lesquelles se fait, pour le moment, cette publication, nous nous trouverons obligés de restreindre le nombre des pages formant nos fascicules, comme le font, durant la guerre, non seulement les Revues, mais les grands journaux quotidiens eux-mêmes.



C. de VESME

Une très remarquable Prédiction
Concernant la Guerre de 1870-71
et celle de 1914-1915

Au cours du mois *d'avril 1914*, j'allai voir M. le professeur CHARLES RICHET, qui me dit, entre autres choses : « J'ai reçu dernièrement la visite d'un de mes confrères, le Docteur Amédée Tardieu. Il m'a fait le récit détaillé de la plus extraordinaire prédiction dont j'aie jamais entendu parler. Vous en jugerez d'ailleurs par vous-même, car j'ai prié M. Tardieu de rédiger la narration de ce cas pour nos *Annales* : il a bien voulu me le promettre ».

Le 13 *Juin* suivant, M. Richet me remit en effet le manuscrit du Dr Tardieu, que nous publions intégralement et fidèlement ci-dessous, en faisant bien observer qu'il porte la date du **3 Juin 1914**.

OBSERVATION DE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ, PAR LE Dr AMÉDÉE TARDIEU CONSULTANT AU MONT DORE

C'est au mois de Juillet 1869 qu'eut lieu la singulière prédiction dont plusieurs témoins existent encore, et dont je garantis sur l'honneur la véracité.

Mon ami Léon Sonrel, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, était physicien à l'Observatoire de Paris. En 1868 et 1869, nous étions fréquemment ensemble et nous étions devenus des amis intimes.

C'était un jeune savant de premier ordre. Grâce à lui, je fus lancé, alors que j'étais interne des hôpitaux de Paris, dans les premiers milieux scientifiques. Spécialement, avec M. Charles Sainte-Claire-Deville et Marié-Davy, je fus, avec mon ami Léon Sonrel et grâce à lui, un des quatre fondateurs de l'Observatoire de Montsouris.

Léon Sonrel m'avait souvent étonné par une espèce d'état hypnotique qui se manifestait, au cours de nos conversations, lorsqu'il était tranquille et bien disposé. Je l'écoutais et pouvais vérifier ce fait, que souvent il m'avait annoncé à l'avance des événements, que la suite avait montrés exacts. Je dois dire, du reste, que je ne faisais pas trop attention à ces états particuliers de mon ami. Je les regardais comme des accès de somnambulisme, bien que mon ami me parlât les yeux ouverts, sans que rien se fût changé dans sa physionomie.

Mais le 23 ou 24 juillet 1869, en nous promenant dans le Luxembourg, dans les allées qui sont actuellement en face de l'Ecole de Pharmacie, il me fit la prédiction suivante, qui dura plus de trois heures, et qui m'impressionna vivement. Je rapporte brièvement la prédiction, et, en face, les évènements concordant par la suite, et souvent longtemps après.

C'était un soir vers 3 ou 4 heures. Le temps était chaud et beau. Nous nous promenions dans les allées du Luxembourg. J'étais à droite de Léon Sonrel, qui était un peu en avant de moi ; tout-à-coup il commence la prédiction qui suit. Il marche regardant en haut et devant lui, et s'arrête par moments :

La Prédiction

« *Oh! qu'est-ce que c'est? C'est la guerre!! Tu es sur les Boulevards. Tu es chef de corps... Quelle émotion! Tu comptes de l'argent à la gare du Nord...*

» *Te voilà dans le train avec beaucoup de monde... Oh ! tu t'arrêtes à Aulnoy ! Te voilà à Hirson!... Te voilà à Mézières... Mais où vas-tu? Sedan?... Oh! quelle bataille!... Tu cours de grands dangers !...*

» *O ma patrie, ô mon pays ! Quel désastre ! Quel malheur! Oh! mon Dieu, mon Dieu!* » et il s'arrête un peu et pleure.

Il marche de nouveau. Je le suis. Il lève la tête. Le regard paraît perdu dans l'espace. Quelques gestes des bras en avant et en haut....



Il continue :

« *Oh ! quelle défaite ! Quel malheur ! O ma patrie !* »

Il reprend :

« *Te voilà au siège de Paris.*

» *Tiens ! Je suis officier supérieur !... Comment? Je meurs en trois jours !* »

Il paraît se réveiller et se tournant vivement vers moi : « *Je meurs, je meurs, mais de quoi?* »

A ce moment très court, mon ami Léon me regarde normalement. Je lui réponds : « Oui, mon vieux, tu meurs au Siège de Paris et tu es officier supérieur ! Oh ! elle est bien bonne, celle-la ! »

De nouveau il reprend son état hypnotique : « *Je meurs, je meurs au Siège de Paris, en trois jours !...* » — Par trois fois il paraît se réveiller ainsi... Il continue :

« *Oh! mon Dieu! Ma pauvre femme est enceinte d'un enfant que je ne connaîtrai jamais...* » Il pleure.

« *Oh ! mais tu es là ! Tu as soin d'eux ! Oh ! Oh ! que tu es bon...* » Manifestation d'une très grande douleur.

Mon ami Léon continua à décrire les désastres du Siège de Paris. Il me prédit les grands dangers que je vais courir...

Puis parlant de moi :

« *Ah! tu crois rester à Paris et faire le concours de l'Ecole de Médecine. Oh bien, oui. Te voilà en province. Tu fais de la politique. — Ah ! mais tu n'oublies pas ma femme et mes enfants.*

» *Ah ! tu te maries, tu as des enfants : Ah ! mon pauvre ami, que tu souffres !! Tu pleures près d'une femme aimée qui agonise... Courage, courage, tu triompheras de tes peines. Que je te plains, mon pauvre ami!* »

Ce qui arriva

Nommé par mes vénérés maîtres Nélaton et Larrey chirurgien en chef de la 8e ambulance de la Croix-Rouge, vers le 20 août 1870, je pars le 27 août, à la tête de trois ambulances. Je dois rejoindre l'armée de Mac-Mahon qui, du camp de Châlons, doit atteindre Metz et Bazaine. Mais on ne sait où est Mac-Mahon. Je calcule qu'il faut gagner la vallée de la Meuse, convaincu qu'en suivant la Meuse vers Metz, je trouverai l'armée de Mac-Mahon en un point quelconque. La 8e ambulance de la Croix-Rouge est spécialement attachée au 7e corps Félix Douay.

Nous passons sur les Boulevards ; l'émotion est incroyable. Je dis à deux de mes médecins de faire la quête dans leur képi pour les blessés. Dans le parcours de l'Opéra à la gare du Nord, ils ramassent 36.000 francs! Je compte, dans la gare du Nord, cet argent au caissier de la Société. A ce moment, je me rappelle la prédiction de mon ami Léon.

Une fois montés dans le train, mes médecins me demandent où je les mène. Je réponds : « Dans le nord de la vallée de la Meuse. Nous passerons à Aulnoy, Hirson, Mézières pour arriver à Sedan. Au surplus, leur dis-je, aussitôt que j'aurai un instant, je vous conterai une prédiction qui m'a été faite. Dans dix à quinze jours nous rentrerons à Paris après une épouvantable défaite. »

Le 31 août, après avoir traversé Aulnoy, Hirson, Mézières, Sedan, nous sommes venus par Chemery à Raucourt. Nous avons recueilli plusieurs centaines de blessés au combat de Beaumont. L'armée française a défilé près de nous. L'armée prussienne, qui la suit, campe dans Raucourt et ses environs. Le soir du 31 août, vers les dix heures, je parle à mes médecins de la prédiction de mon ami Léon, et je leur dis qu'après la défaite de demain, nous rentrerons à Paris, qui sera assiégé.

Rentrée à Paris après Sedan, toute mon ambulance a connu à Arceuil mon ami Léon Sonrel, qui venait me voir et dîner avec moi. Et tous disaient: « Nous verrons bien s'il est nommé officier supérieur et s'il meurt en trois jours ».

Or, Léon est nommé en novembre commandant du Génie auxiliaire sous les ordres du Colonel Laussedat... Quinze à vingt jours plus tard, il attrape la vérole noire et meurt en trois jours. Sa femme était enceinte de trois mois.

La huitième ambulance, alors à Arcueil, qui connaissait mon ami Léon et sa prédiction, fut atterrée. Avec M. Delaunay, Directeur de l'Observatoire, et président de l'Académie des Sciences, je dirigeais le deuil à l'Eglise de Montrouge et au Cimetière Montparnasse.

Inutile d'insister sur le concours que je crus de mon devoir de prêter à l'infortunée veuve de mon ami Léon.

Le siège fini, je rentre en Auvergne et je suis nommé Conseiller général du Puy-de-Dôme.

Dans sa prédiction, Léon parle toujours *de ses enfants* au pluriel. Or, en 1869, il n'avait qu'un fils. Le second, son fils Jacques, est né sept mois après la mort de son père, en 1871.

Conseiller général du Puy-de-Dôme, en 1871, je fais voter en 1873 la création de l'Observatoire du Puy-de-Dôme.

Rapporteur de la Commission, je profite de l'occasion pour demander au Conseil général de m'appuyer auprès du ministre Jules Simon pour avoir une pension pour la veuve de mon ami Sonrel, mort pendant le siège. Le ministre accorda une pension de 1.200 francs.

Je me marie en 1874; ma femme atteinte d'un kyste hydatique du foie, multiloculaire, agonise lentement en six ans, me laissant deux fillettes...

Pendant six ans, je n'ai connu que la souffrance et les douleurs auprès de mes deux fillettes. La prédiction m'a grandement soutenu. — Je laisse de côté une foule de détails prédits et réalisés qui n'intéressent que moi.

L'autre guerre...

J'attends, depuis deux ans, les suites de la prédiction qu'on va lire. Je laisse de côté tout ce qui concerne la famille de mon ami Léon et mes affaires personnelles. Mais j'ai, en ce moment, un fait personnel trop concordant, comme toujours, avec les événements généraux pour que je puisse douter de ce qui suit :

« **Ah, mon Dieu! Ma patrie est perdue : la France est morte... Quel désastre!...**

Léon pleure pendant quelques minutes. Il se tait. Je le suis en silence.

Puis, subitement, il lève les yeux et les bras au ciel, et avec un air inspiré que je n'oublierai jamais, il s'écrie :

« **Ah! la voilà sauvée! Elle va jusqu'au Rhin!** [Textuel] **O France! ô ma patrie bien aimée, te voilà triomphante; tu es la reine des nations... ton génie resplendit dans l'Univers... tout le monde t'admire...** »

Je reste interdit. « Voilà bien, — me dis-je — comment devait être le prophète Isaïe. » J'admire l'aspect de mon ami.

Puis, après s'être en quelque sorte reposé d'un grand effort, il revient à mes affaires personnelles, que je tais par discrétion et que j'ai confiées à quelques amis.

Tout-à-coup, mon ami Léon s'écrie : « ... *et tu n'oublies pas mes enfants! Ah! que tu es bon!... Mais où es-tu? Viens, que je t'embrasse...* » Je lui frappe le bras droit. Il s'arrête, paraît se réveiller d'un rêve, et me dit : « *Tiens, te voilà, qu'est-ce que je t'ai dit?* »

Je lui conte ce qui vient de se passer, ses prédictions, etc... Il ne se rappelle rien, sauf qu'il va mourir. Notez qu'il parut se réveiller trois fois au moment où il se voyait mourir au siège de Paris...

Réflexions

Je dis à mon ami Léon : « Voilà près de trois heures que je te suis dans cette allée, allant et venant jusque vers la fontaine où sont les chevaux de Carpeaux. Que diable se passe-t-il dans ta cervelle? Tu m'as conté tellement de choses, que si jamais j'en vois seulement le quart, je serai stupéfait, car je n'y comprends rien. »

Mon ami Léon me dit alors textuellement ce qui suit : « *Mon cher ami, voici ce qui se passe en moi : Quand je suis bien tranquille, mon esprit devient libre, il est dans l'espace, je vois... Mais pour voir ainsi, je me rends compte qu'il faut être très sobre, très honnête, très juste, très bon...* »

Nous continuons à causer de tout ce qu'il m'a prédit. Il ajoute : « *Puisque je dois mourir, dis-tu, d'après ce que je t'ai dit, au siège de Paris, tu pourras m'évoquer plus tard; je serai toujours à ta disposition...* »

Je dois ajouter que je restai fort incrédule. Cependant, cette année, je résolus de trouver un médium. Je conterai peut-être cette aventure plus tard. Le médium me déclara voir, près de moi, un ami dévoué, disparu depuis longtemps, homme extraordinaire... Le médium me répéta une partie de la prédiction.

J'ai trouvé tout cela si étonnant, que je me fais un plaisir de l'écrire pour le savant professeur Richet. Il est impossible de ne pas admettre le dédoublement de la personnalité dans certains cas. C'est par l'observation que la science avance, et avec la science, le bonheur et l'avenir de l'humanité.

Dr A. Tardieu
Mont-Dore, 3 juin 1914.

Ce récit est entièrement écrit de la main du Dr Tardieu. Nous tenons le texte à la disposition des personnes qui désirent l'examiner dans un but sérieux et scientifique.

M. le Dr Richet en prit, naturellement, connaissance avant de me le remettre, le 13 Juin 1914. Aussitôt j'exprimai à M. Richet le très vif intérêt et la profonde émotion que j'avais éprouvés à la lecture d'un pareil événement psychique. Je m'étonnais qu'il eût pu rester si longtemps inédit et connu de quelques personnes seulement; je le regrettai, et manifestai l'intention de le publier au plus tôt dans les *Annales*. M. Richet convint avec moi qu'il valait mieux prier d'abord le Dr Tardieu de bien vouloir tâcher d'obtenir quelques mots d'attestation de quelques-unes au moins des personnes qui avaient connu la prédiction avant que sa première partie, concernant les évènements de la guerre de 1870-71, se réalisât; nous savions que plusieurs étaient encore vivantes. Voici, en effet, la plus grande partie d'une lettre que M. Tardieu m'a écrite d'Auvergne à la date du 30 mai 1914.

Monsieur,

Votre aimable lettre me trouve au Mont-Dore. Malgré les embarras de mon installation de sai-

son, je considère comme un devoir agréable de vous répondre sans retard, puisque vous vous présentez sous les auspices du Professeur Richet; je dois à ce maître éminent de secouer mon inertie. L'observation que j'ai, très précise, très étonnante, jettera certainement un jour précieux sur les études psychiques. Au surplus, je vois dans les collaborateurs des « Annales » M. Camille Flammarion que je connais. Veuillez lui dire que le Tardieu qui vous écrit est le même qui, en 1868-69, interne des hôpitaux de Paris, fut un des fondateurs de l'Observatoire de Montsouris, avec M. Charles Sainte-Claire Deville, M. Marié-Davy et Léon Sonrel, alors physicien à l'Observatoire. Je suis le Tardieu qui, interne à la Charité, monta en ballon (le Pôle Nord de Giffard) avec Tissandier (Gaston et Albert) avec Sonrel, de Fonvielle, etc....

Bref, certainement M. Flammarion se rappelle mon ami Sonrel, qui est précisément l'auteur de la prédiction qui me fut faite le 23 juillet 1869.

J'ai vu dernièrement Madame Veuve Sonrel; elle était avec la famille de son fils cadet. J'ai vu également à Paris deux médecins de mon ambulance (le Dr Porte et le Dr Champrigaud) qui se souviennent de ce que je leur disais à Sedan et à Paris de la prédiction. Je leur fis connaître Sonrel, et ils étaient à son enterrement avec moi pendant le siège de Paris. Il existe d'autres témoins que je n'ai pu rejoindre ou retrouver. Mais la chose est demeurée trop précise en mon esprit, (et je l'avais contée à tous mes amis, morts pour la plupart, hélas!), pour qu'il y ait le moindre doute sur le fait capital que je vous rapporterai. Mais ne m'en veuillez pas s'il me faut quelque temps, car la besogne commence lundi 1er juin. Je vous promets, ainsi qu'à l'excellent maître le docteur Richet, que vous aurez et pourrez publier l'observation la plus étonnante et la plus nette qui existe.

P. S. — M. Flammarion se rappellera que nous étions ensemble à la Société de Météorologie, il y a 44 ou 45 ans!!

M. le Dr Richet écrivit donc à M. le Dr Tardieu, le priant de se procurer les attestations nécessaires pour donner une plus grande valeur à son récit. Le Dr Tardieu répondit en s'engageant à le faire, mais seulement à sa rentrée à Paris, à la fin de l'automne; il estimait, en effet, qu'il valait mieux recueillir les témoignages de présence et qu'on ne serait pas arrivés à grand'chose en écrivant. Cette décision me causa un vif désappointement, et le 13 juillet j'écrivis à M. Tardieu une lettre dans laquelle je le suppliais de ne pas renvoyer à l'hiver suivant le petit travail qu'on lui demandait, et j'ajoutais :

« Une longue expérience m'a prouvé qu'on se repent toujours d'avoir tardé à agir en de pareilles circonstances. Que de choses peuvent surgir en ces quelques mois, de façon à amoindrir l'importance documentaire d'un récit tel que le vôtre! »

Quand je traçais ces paroles à l'allure prophétique, que je reproduis de mon copie de lettres, j'étais loin de supposer que les événements se seraient tellement empressés de les justifier! Je tiens toutefois à ajouter que mon observation ne m'était dictée par aucune préoccupation spéciale: je rééditais simplement, d'une façon générale, la maxime à laquelle le connétable de Lesdiguières disait être redevable de tous ses succès, savoir « qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ». Personne en France, pas plus que dans le reste de l'Europe, ne se doutait de ce que préparaient, à ce moment, ces messieurs de Berlin et Vienne. L'ultimatum autrichien à la Serbie ne survint que deux semaines plus tard — près de deux mois après que le Dr Tardieu eut rédigé son récit, quatre mois après qu'il en eut fait le récit au professeur Richet.

Comment le Dr Tardieu put établir l'époque de la guerre actuelle

Enfin, le 4 août, la guerre fut déclarée. On peut s'imaginer avec quelle curiosité, ou pour mieux dire, avec quel intérêt fiévreux, je relisais alors les phrases de la prédiction de M. Sonrel, se rapportant évidemment à la guerre actuelle. Je ne doutai pas un seul instant que les choses se passeraient comme le voyant les avait préannoncées. Seulement j'étais vivement intrigué par quelques mots de la relation du Dr Tardieu. Pourquoi donc avait-il écrit :

« *J'attends*, **depuis deux ans**, *les suites de la prédiction qu'on va lire...* » ?

Pourquoi « ***depuis deux ans*** » ? J'écrivis au Dr Tardieu pour lui demander des explications à ce sujet, ainsi que sur quelques autres points de son récit — et voici les passages principaux de sa réponse, portant la date du 12 août 1914 :

Malgré des occupations écrasantes de clientèle et pour les ambulances de la Croix-Rouge, je vous réponds.

1° La prédiction est formelle : après des revers ou mieux *épreuves* — une situation terrible pour la France — le triomphe est certain. La France va jusqu'au Rhin. Son génie domine le monde ; elle est la reine des nations... Pas de doute. Certitude absolue. Mais je ne suis pas à même de préciser le genre d'épreuves qui précède le triomphe.

2° *J'attends depuis deux ans, voici pourquoi. Mon ami Léon ne m'a pas fixé l'année, mais les*

évènements généraux sont vus en même temps que les miens propres. Or les évènements privés qui me concernent, douteux depuis deux ans, sont certains depuis avril ou mai derniers...

3° Depuis mai dernier, mes amis savent que je leur annonce la guerre prochaine, avant septembre, en me basant sur la coïncidence avec mes évènements personnels que je tiens secrets....

Le Dr Tardieu me disait, dans cette même lettre, quel était l'événement personnel prophétisé par Léon Sonrel, qui venait de se réaliser depuis peu et qui devait coïncider avec la grande guerre; mais il me priait de ne pas en parler, et je ne puis, naturellement, que déférer à son désir. Ce détail n'a d'ailleurs aucune importance.

Voici, par contre, un épisode intéressant.

Le 22 août de l'année courante (1915), je reçus la visite de M. JOSEPH MONTET, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de l'Université, qui, ayant su que je m'occupais de cette affaire, venait spontanément m'apporter son témoignage. Voici une partie de la conversation qui eut lieu entre nous :

— Etant un ancien client et ami du Dr Amédée Tardieu, — me dit M. Montet — je lui ai entendu raconter à plusieurs reprises, *depuis trente ans*, la fameuse prédiction de son ami Sonrel, concernant la guerre de 1870-71 et une autre guerre à venir, commençant par des revers pour la France et se terminant par son triomphe. Je dois dire que jamais je ne lui ai entendu modifier sa narration. Tous les amis du Dr Tardieu la lui ont, d'ailleurs, entendu répéter souvent aussi.

— Que disait précisément M. Tardieu des succès de l'armée française à l'issue de la guerre actuelle?

— Qu'elle irait jusqu'au Rhin.

— En 1869, quand la prédiction fut faite, la frontière de la France s'étendait déjà jusqu'au Rhin — fis-je observer à mon interlocuteur.

— M. Tardieu faisait allusion à la Prusse rhénane : il me semble même qu'il indiquait certaines localités de cette région.

— Ne disait-il pas aussi que les Français iraient à Berlin ?

— Jamais je ne lui ai entendu dire cela — déclara M. Montet.

— Si je vous pose cette question, c'est que M. Tardieu m'a écrit cela dans une de ses lettres, l'hiver dernier. Je lui demandai alors si son ami Sonrel avait fait allusion à cet évènement ; M. Tardieu me répondit qu'il ne se le rappelait pas, et qu'il s'agissait uniquement d'un espoir manifesté par lui, personnellement. J'ai voulu entendre ce que vous en diriez. — Maintenant, le Dr Tardieu ne vous a-t-il pas indiqué la date à laquelle devait se produire la guerre victorieuse ?

— Il m'a toujours affirmé, au contraire, que son ami Sonrel n'avait pas précisé l'année. Il avait dit seulement qu'au moment où se produirait tel épisode de la vie de M. Tardieu, la guerre éclaterait. L'épisode en question s'est justement réalisé dans le premier semestre de 1914 ; à la suite de cela, le docteur prévoyait qu'une guerre était imminente. Je vis M. Tardieu *dans les premiers jours de juillet*, l'année dernière, au Mont-Dore, où je m'étais rendu pour une cure annuelle. Au moment de partir et de prendre congé de lui, je lui dis : « Nous nous reverrons bientôt à Paris. » — « Cette année — me répondit le docteur Tardieu — je n'irai pas à Paris ; je me suis même empressé d'en faire revenir ma femme, parce que *dans quelques semaines au plus tard nous aurons la guerre.* » — « La guerre ? — demandai-je, étonné. — Pourquoi une guerre ? Qu'en savez-vous, Monsieur ? » — « *C'est par suite de la prédiction Sonrel, que vous connaissez* — déclara M. Tardieu. — *Tel événement qui doit coïncider avec la guerre s'étant produit dernièrement, j'attends une conflagration européenne d'un instant à l'autre.* » — Ces paroles de M. Tardieu me produisirent une impression profonde, comme vous pensez bien.. Personne, à ce moment, ne se doutait de l'immminence d'une guerre, en France (1).

Le récit du Dr Philippe dans le « Globe »

Pour ce qui se rapporte aux témoignages montrant que la prédiction dont il s'agit n'est pas de celles que l'on fabrique de tout point *après* l'événement, je puis ajouter ceci : que j'en fis le récit le 13 juillet 1914, au cours d'un dîner réunissant un petit nombre de personnes s'occupant de « psychisme », dont le professeur H. Bergson, le professeur Ch. Richet, le comte Arnaud de Gramont, de l'Académie des Sciences, M. Camille Flammarion, M. le Dr J. Maxwell, avocat général près la Cour d'Appel de Paris, M. Ch. de Watteville, docteur ès sciences, et quelques autres « psychistes » distingués. Quelques jours auparavant, je l'avais raconté dans une réunion du Conseil de Direction de la Société d'Etudes Psychiques, qui eut lieu chez moi. Enfin, *le 27 août 1914*, je publiai un résumé de la prédiction dans un journal italien.

M. Richet venait en effet de s'ouvrir à moi au sujet de la campagne de propagande qu'il se proposait d'entreprendre en Italie, avec son ami M. André

(1) Mr Montet, auquel j'avais communiqué le récit du Dr Tardieu, vient de publier dans le *Gaulois* un article dans lequel il confirme les déclarations qu'il m'avait faites.



Weiss, professeur de Droit international à la Faculté de Paris, et en ma qualité d'originaire de l'Italie, je m'efforçais d'aider de mon mieux mon vénéré ami et Maître, dans sa mission. J'avais donc pensé que cette prédiction pouvait contribuer dans une mesure quelconque, si petite fût-elle, à impressionner l'opinion publique au delà des Alpes.

Tout cela avait lieu bien avant le commencement de la bataille de la Marne.

Mais dans le courant de février 1915, une autre confirmation de l'authenticité de la prédiction Sonrel se produisit d'une façon bien singulière et inattendue.

Le *Globe*, de Londres, publia alors une lettre du Dr Clément Philippe, Président de la Société belge de Médecine et Pharmacie en Angleterre. Voici ce que racontait ce distingué praticien :

Le 13 décembre 1913, je me trouvais à une Conférence médicale à Bruxelles. Les médecins français les plus éminents s'y occupaient successivement d'initier leurs confrères belges aux mystères de la science hydro-thermale. Ce jour-là, M. Amédée Tardieu, qui avait eu l'honneur de soigner prsonnellement, durant deux ans, S. A. R. la Comtesse de Flandre, mère du roi Albert, avait parlé de l'Auvergne, et durant un banquet prononça les paroles suivantes, que ses convives accueillirent par un sourire : « *En 1915, nous irons à Berlin et nous récupérerons l'Alsace et la Lorraine.* »

Les interruptions ironiques qui saluèrent ce propos n'eurent d'autre effet que de rendre encore plus sérieux le Dr Tardieu qui continua, d'un air presque prophétique : « Je vous dis la vérité : en 1915 nous serons à Berlin et nous reconquerrons l'Alsace et la Lorraine ». Et il s'expliqua devant l'auditoire stupéfait. Avec sa voix stentoréenne, M. Tardieu, l'une des autorités médicales françaises les plus considérables, un vétéran universellement respecté, âgé de 72 ans, ajouta :

« J'avais un ami, directeur de l'Observatoire de Montsouris, qui était clairvoyant. Trois mois avant le commencement de la guerre de 1870 je le vois en larmes; il venait d'entrer dans un état de trance médiumnique. — Je pleure — me dit-il — pour mon pays et pour moi-même. Je vous vois, Tardieu, sur les Boulevards, dans trois mois, avec de l'argent dans votre chapeau; vous le comptez à la Gare du Nord, en partant avec une ambulance. Vous êtes arrêté à Aulnoye par un accident de chemin de fer, mais par miracle un autre train vous transporte vers l'Est. A Monthermé le mécanicien de votre locomotive est tué; un homme de l'ambulance vous dit : « Chef, je suis mécanicien »; et il prend la place de l'autre. Votre train continue son voyage vers l'Est, où des blessés se trouvent, baignés de leur sang. Les évènements se précipitent : l'Empire tombe, nous perdons l'Alsace et la Lorraine et, chose horrible, je vois enfin les Français tournant les armes les uns contre les autres. Mais tout cela ne constituera qu'une terrible épreuve : en 1915 nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine et nous irons à Berlin. Je pleure aussi pour moi-même, car ma femme et moi nous mourrons dans six mois; quelqu'un adoptera nos enfants.

» Maintenant — affirma M. Tardieu avec énergie — tout cela se réalisa. Le 13 août, je faisais partie du service d'ambulance du 8e Corps d'armée. Je quêtai sur les boulevards, en recevant l'argent dans mon képi, et à mon arrivée à la salle d'attente de la Gare du Nord, je comptai 28.000 fr. en or et en billets de banque. A Aulnoye il y eut un accident: heureusement, un autre train arriva et nous emmena. A Monthermé le mécanicien fut tué; un homme de mon ambulance prit sa place. Vinrent Sedan, la chute de l'Empire, la perte de nos provinces et la Commune fratricide.

» Tout se produisit ainsi que cela avait été prédit. Mon ami et sa femme moururent; j'adoptai leurs enfants. Il est donc tout naturel — conclut M. Tardieu — que je crois que nous reconquerrons l'Alsace et la Lorraine et que 1915 verra notre entrée à Berlin. »

Ceci fut dit à un banquet amical le 13 décembre 1913, à Bruxelles, par un patriote ardent et convaincu. Et maintenant... Qui sait ?

Inutile de faire noter toutes les inexactitudes dont foisonne le récit du Dr Clément Philippe — inexactitudes bien explicables par le fait que ce dernier racontait des événements dont il avait entendu la narration une seule fois, plus d'un an avant. Je me bornerai à faire observer que ces variations ne devaient pas provenir du Dr Tardieu lui-même, celui-ci ne pouvant avoir dit, par exemple, que Léon Sonrel était *Directeur* de l'Observatoire, que Madame Sonrel était morte, qu'il avait adopté ses enfants, etc.; il ne faut voir là que des défigurations que le récit eut à subir par suite des erreurs de mémoire du Dr Philippe.

L'essentiel, c'est que la publication du *Globe* nous apporte un nouveau témoignage précieux du fait que la prédiction de la guerre de 1914-15 n'a point été forgée après coup.

Un autre récit des mêmes événements

Dans le courant de l'hiver dernier, j'écrivis à plusieurs reprises au Dr Tardieu, le priant de me fournir quelques détails supplémentaires et certaines préci-



sions au sujet du récit qu'il avait bien voulu écrire au mois de juin 1914. M. Tardieu, qui occupait à ce moment le poste de Chirurgien en chef de l'Hôpital auxiliaire n° 2 à Chamalières, près de Clermont-Ferrand, finit par dicter à une sténographe que je mis à sa disposition un autre récit, qu'il m'envoya, le 10 mai dernier.

Pour ce qui se rapporte à la prédiction faite par M. Léon Sonrel, le 23 juillet 1869, le nouveau récit et celui portant la date du 3 juin 1914, que j'ai reproduit plus haut, sont plus que *synoptiques*, comme diraient les exégètes de l'Evangile : ils sont presque identiques. Il est donc inutile que je publie cette partie du deuxième document, tout en le gardant à la disposition de qui voudrait l'examiner.

C'est à peine si j'y rencontre quelques détails inédits : que M. Léon Sonrel avait 27 ans quand il fit sa prédiction; qu'il avait un enfant de trois ans : le petit Camille. Quand il touche au retour du Dr Tardieu en Auvergne, après la guerre de 1871, Sonrel prononce ces paroles qui ne se trouvent point dans la première version : « Tu parles d'Observatoire... »

Mais voici quelque chose de plus important. Lorsqu'il arrive à la prédiction de la deuxième guerre, M. Sonrel dit bien, dans le nouveau récit : « Ah, nous voilà jusqu'au Rhin ». Mais M. Tardieu ajoute ici : « *Je sais qu'il me parla de Cologne, d'Aix-la-Chapelle; mais je ne saurais préciser sur ce point, ma mémoire me faisant un peu défaut.* »

En mai 1915, M. Tardieu reproduit aussi les paroles dites par M. Sonrel au sujet de l'événement privé devant coïncider avec la guerre actuelle : c'est ce passage qu'il m'a prié de ne pas publier.

Je ne rencontre aucune contradiction entre les deux récits.

Par contre, la partie du rapport 10 mai 1915, dicté à Chamalières, qui concerne la *réalisation* de la prédiction en 1870 et 1871, contient des détails inédits assez nombreux pour nous amener à la reproduire en entier. Les lecteurs voudront bien nous excuser les répétitions inévitables qu'ils rencontreront fatalement; mais il n'était pas facile de les éliminer.

....

....

Cette prédiction de 1869 s'est vérifiée en tous points.

Le 27 août 1870, je quittais Paris à la tête de trois grandes ambulances de la Société de Secours aux Blessés ; je devais les amener à l'armée de Mac-Mahon ; mon ambulance, la huitième, était tout spécialement désignée pour le 7e corps Félix Douai, mais j'emmenais en plus l'ambulance néerlandaise et la 9e ambulance.

J'étais à pied, à la tête de tout cela ; l'émotion était indescriptible sur les Boulevards. Quand je fus au niveau de l'Avenue de l'Opéra, il me vint l'idée de faire quêter deux de mes aides avec leurs képis. Depuis l'Avenue de l'Opéra jusqu'à la Gare du Nord, ils ramassèrent dans les deux képis trente six mille francs ; il y avait jusqu'à des billets de 500 francs ; l'émoi était extraordinaire, beaucoup de personnes pleuraient en nous voyant passer. Nous arrivons ainsi à la Gare du Nord ; plusieurs des membres du Conseil de la Croix Rouge étaient venus nous serrer la main et je comptai les 36.000 francs au caissier de la Société.

A ce moment là, et à ce moment seulement, la prédiction Sonrel me revint à l'esprit et, une fois dans le train, mes médecins me demandèrent : « Chef, où nous menez-vous ? » Je leur répondis : « Je vous emmène rejoindre l'armée de Félix Douay et je pense la rejoindre en prenant la vallée de la Meuse, car l'armée de Mac Mahon va sur Metz. Du reste, mes amis, je suis fixé sur ce que nous ferons : vous allez voir que nous arriverons dans une gare que je n'ai jamais vue, qu'on appelle Aulnoy ; là nous serons arrêtés, mais au bout d'un moment nous repartirons d'Aulnoy pour nous diriger sur Hirson, de là on ira à Mézières et enfin à Sedan, où nous assisterons à une bataille épouvantable et suivant toutes les probabilités, nous serons, dans une quinzaine de jours, rentrés à Paris. »

— Comment savez-vous cela ? — me dirent-ils?

— Je vous conterai cela plus tard, avant la bataille à laquelle nous allons assister.

Quel fut donc notre étonnement à tous, quand, arrivant à Aulnoy, nous entendîmes le chef de gare nous dire : « Monsieur le Médecin chef, vous ne pouvez aller plus loin ; la ligne est arrêtée. » — « Oui, lui dis-je, je ne puis pas aller plus loin sur Maubeuge, mais faites mettre la machine du côté d'Hirson. »

Il paraît étonné et m'obéit. Nous passons à Hirson et nous arrivons à Mézières où le chef de gare me dit : « Monsieur, impossible d'aller plus loin ; la voie est coupée du côté de Sedan ; je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de vous laisser passer. En outre, il faut que l'ordre de Monsieur le Ministre de la Guerre soit contresigné du préfet. »

Je vais à la Préfecture de Mézières ; tout mon personnel dîne pendant ce temps sur la Place carrée de Charleville ; je reviens à la gare et mes papiers étant bien en règle, je dis au chef de gare : « Monsieur, il faut que je sois à Sedan demain matin et je vous dégage de toute responsablité ; je prends tout sur moi, mais il me faut un mécanicien. »

Il y avait une seule machine dans la gare, car on avait fait filer tout le matériel vers le Nord ; le chef de gare était indécis, mais le mécanicien, lui

adressant la parole : « Monsieur le Chef de Gare, je me mets à votre disposition pour conduire tout le train (nous avions quatorze voitures), et nous verrons bien si la voie est coupée. »

Je montai sur la machine à côté de ce brave et nous arrivâmes en grande vitesse dans la gare de Sedan à deux heures du matin. Le Prince Impérial et son Gouverneur y étaient depuis la veille. Nous apprîmes que l'armée de Mac Mahon devait être vers Stone, en route pour Stone par Chemery, où nous couchâmes.

Le lendemain matin, on nous dit que l'armée de Mac Mahon est à Beaumont et qu'il y a combat. Nous partons, par Maisoncelles, et à cet endroit nous entendons le bruit du canon ; de plus, nous apercevons l'armée française à Raucourt dans le fond de la vallée. Nous descendons dans Raucourt et nous trouvons le 7e corps Félix Douai qui allait vers Sedan par la vallée. Nous recueillons immédiatement 3 ou 400 blessés venant de Beaumont et nous nous fixons dans l'hôtel de ville de Raucourt. Nous assistons au défilé de l'armée française et, sur le soir, au défilé de l'armée allemande. Comme bien on pense, nous restâmes éveillés toute la nuit et, faute de lits, nous nous assîmes sur les bûches qui étaient dans le grenier de l'hôtel de ville.

Je dis à mes médecins, aumôniers et comptables, groupés autour de moi, la prédiction de mon ami et le cataclysme qui nous attendait pour le lendemain.

Passons sur les détails et arrivons au siège de Paris.

Après des péripéties nombreuses, nous voilà campés à Arcueil dans l'école des Dominicains Albert-le-Grand. Mon ami Léon vint presqu'aussitôt me voir et je le fis dîner avec moi. Tout le monde disait : « C'est le fameux Sonrel, l'homme à la prédiction » — et mes médecins et aumôniers firent sa connaissance. Le Père de Bengy ne cessait de me dire : « Nous verrons bien s'il est officier supérieur et s'il meurt en trois jours. »

A quelque temps de là, mon ami vint m'apprendre qu'il était nommé commandant du génie auxiliaire, sous les ordres du Colonel Laussedat, Directeur de l'Ecole des Arts-et-Métiers. Ce fut comme un coup de foudre et tout le monde disait : « Nous verrons bien s'il meurt en trois jours. »

Quelque temps après, je reçois un estafette de Madame Sonrel qui était alors place de Montrouge, me priant de venir voir son mari qui mourait de la variole noire. J'arrive ; il ne donnait plus signe de vie, mais au moment où je montais l'escalier, il interpelle sa femme qui sanglotait et lui dit : « Camille, ouvre la porte à Tardieu qui est là. » Que l'on juge de son saisissement quand j'ouvre la porte au même moment. Je le vois noir comme de l'encre, je l'embrasse et il me dit, lui qui avait fait les premières photographies du soleil : « C'est curieux, la lumière s'éloigne. » Je lui tenais la main, et de son regard mourant, me fixant bien, il me dit : « Je sais que tu n'oublieras pas ma femme et *mes* enfants, je suis sans inquiétude ; Dieu te le rendra. » Et il ramenait son drap sur sa figure. Mais ce qui me paraissait extraordinaire, c'était de l'entendre toujours parler de *ses* enfants ; or le dernier, qu'il ne devait point connaître, naissait six mois après sa mort.

Léon mourut quelques instants après.

Toute la huitième ambulance était à ses funérailles et le Père de Bengy ne cessait de dire : « Je ne puis comprendre une pareille chose et cela me confond l'intelligence. » (1)

En 1869, je ne songeais qu'au concours de l'Ecole de Paris. Au lendemain de la guerre, très fatigué, et par suite d'évènements de famille, je revins voir l'Auvergne; les électeurs du canton d'Herment me nommèrent Conseiller Général du Puy-de-Dôme ; j'eus des amitiés distinguées, spécialement celle de M. Bardoux.

Je pensais toujours à la famille de mon ami ; la veuve avait obtenu une pension de l'Ecole Normale Supérieure où était son mari, mais je pensais que cette maigre pension n'était pas suffisante et, causant avec mon ami Bardoux, je lui dis : « Que diriez-vous si je demandais un Observatoire au sommet du Puy de Dôme ? » Il se mit à rire, mais j'ajoutai : « Ce sera tout simplement et avant toute chose pour décider mes collègues à demander une pension pour la veuve de mon ami, si digne d'intérêt, et afin qu'elle puisse élever ses enfants... »

Je passe sur les détails. Mon ancien maître, le professeur Alluard, Doyen de la Faculté des Sciences, sur ma prière demanda un Observatoire au sommet du Puy de Dôme : comme secrétaire de la Commission du Conseil général, je fis le rapport et on trouvera trace de tout cela dans les comptes-rendus du Conseil de 1871. La pension fut accordée.

La voyante du quartier du Panthéon

Au mois de février 1914, je rencontrai un ami place du Palais Royal ; il connaissait la prédiction Sonrel. Je lui dis : « Connaissez-vous un médium, par hasard ? « Il me répondit : « Oui ; je connais

(1) Le Père de Bengy fut fusillé durant la Commune. — C. V.



une vieille femme qui peut servir de médium. »

« Donnez-moi son adresse, dis-je, et nous irons ensemble un de ces jours. » (Je ne voulais pas faire savoir ce que je me proposais de demander). Et quittant cet ami avec l'adresse du médium, j'y allai sans tarder.

J'arrivai chez une bonne vieille femme de 55 à 60 ans qui me dit qu'effectivement elle était médium, que je tombais un jour où elle était bien disposée, très lucide et qu'elle pouvait me dire ce que je voudrais bien lui demander. J'entrai dans une chambre noire dont l'obscurité était faite par des rideaux épais ; elle me fait asseoir sur un fauteuil et me prie d'attendre un instant... Tout-à-coup elle me dit :

« Voilà, je suis prête ; je vais vous dire votre destinée. Je vois près de vous une chose étrange que je n'ai jamais vue : vous avez un ami qui est mort et qui a été un homme extraordinaire ; il émet des rayons comme je n'en ai jamais vus ; mais il vous regarde, il vous parle, il vous sourit. »

A cela je réponds d'un air un peu goguenard : « Madame, je n'entends rien, je ne vois rien... »

« Ah, Monsieur, je vous expliquerai plus tard comment un esprit parle. »

Elle continue : « Ah, devant lui il y a une bonne dame qui vous aime bien ; une de ces bonnes vieilles du temps passé, qui a un bonnet de dentelles comme les anciennes dames... Mais, Monsieur, vous avez perdu une petite fille à sa naissance ; elle est devant les pieds de la bonne dame: c'est un ange. Oh, la ravissante enfant ! elle a les mains jointes comme un petit ange devant Dieu. Mais vous êtes veuf, car voilà la mère de cette enfant qui est à côté de sa petite fille... »

« Oui, Madame, je suis veuf et je me suis même remarié... »

Le médium se repose un instant, puis, tout-à-coup : « Quelle destinée étrange que la vôtre, Monsieur ! Avant peu vous avez un changement de position extraordinaire et subit. Mais qu'est-ce que vous faites (et je la vois à travers une lueur du rideau faire des mouvements de... avec son bras droit), il s'agit d'une..., Monsieur...

Je répète interdit : « Oui, Madame, je m'occupe effectivement d'une... » (1)

Et elle ajoute : « Monsieur, vous en verrez le succès et vous aurez la joie de faire beaucoup de bien, beaucoup de bien.... Ah, je vous vois mourir dans 24 ans [Je fais la réflexion que je suis dans les 73 et qu'elle aurait bien pu ajouter 3 ans de plus]... Votre mort n'est pas une mort, c'est presqu'un triomphe ; vous êtes entouré d'enfants et de petits enfants et vous leur dites : « J'ai réalisé le programme de ma vie, j'ai pu faire le bien. »

J'ajoute que je me propose de faire connaître à M. de Vesme et à M. Richet le médium en question, qui habite dans une petite ruelle, pas loin du Panthéon.

Quand nous eûmes fini la consultation, je dis au médium : « Madame, vous m'avez dit que mon ami me parlait, me donnait des conseils. Comment un mort peut-il donner des conseils ? »

Elle me répondit : « Monsieur, voici comment un esprit parle : Vous avez, par exemple, une question sur laquelle vous êtes indécis sur le parti à prendre; tout à coup, c'est comme si on vous donnait un avis : « *Fais telle chose!* » Votre parti se trouve pris subitement et sans réflexion. C'est ainsi qu'un esprit vous conseille; et vous avez un ami très remarquable, d'après ce que vous m'avez confirmé ; cela m'a même réveillée ; ce qui m'a frappée c'est l'énorme quantité de rayons qu'il émettait. » (2)

Dr A. Tardieu

(1) Nous devons supprimer ici, ainsi que dans les quelques lignes précédentes, quelques mots du récit du Dr Tardieu. — C. V.

(2) Je me suis fait un devoir de soumettre les épreuves de cet article à Madame veuve Sonrel, qui a bien voulu me confirmer le récit du Dr Tardieu, pour ce qui la concerne et pour ce qui est à sa connaissance, tout en nous signalant quelques inexactitudes dans le récit publié par le *Gaulois* — inexactitudes que je me suis empressé de retrancher du présent article. — C. V.

PETITE EXCURSION CRITIQUE

à travers les Prophéties de la Guerre

Ayant publié dans ce numéro, par lequel nous reprenons le cours de nos publications, une si remarquable prédiction sur la grande guerre actuelle, je voudrais consacrer quelques pages aux prophéties qui, depuis un an, ont été publiées sur le même sujet et sur lesquelles se sont beaucoup étendus même les journaux quotidiens de tous les pays. Seulement, par suite de la grande publicité qui a déjà été faite ainsi à ces documents, nous nous proposons d'être aussi concis que possible,



nous bornant à en relater ce qui nous paraît indispensable pour pouvoir soumettre à un examen sommaire la question préalable de leur authenticité, et traiter, en même temps, la question des prophéties politiques, question à laquelle ont bien rarement touché — et pour cause — les Revues psychiques sérieuses.

La prophétie de Mayence, ou Strasbourg

De toutes les prophéties auxquelles nous faisons allusion, la plus célèbre est sans contredit celle qu'on appelle « de Mayence, » ou « de Strasbourg. » On dit qu'elle prend son nom de ce qu'on l'a gardée longtemps dans un vieux couvent fondé près de Mayence par Sainte Hildegarde. Malheureusement, il n'existe près de Mayence, aucun couvent de ce nom!

Voici ce document :

1. — Lors donc que ce petit peuple de l'Oder (Prusse) se sentira assez fort pour secouer le joug de son Protecteur et que l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume 1er marchera contre l'Autriche.

2. — Il ira de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, mais un grand empereur d'Occident fera trembler le héros sur le champ de victoire; et l'orge ne sera pas rentrée qu'il signera la paix, secouera tout joug, et rentrera triomphalement dans son pays.

3. — Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de l'avoine, un bruit formidable de guerre appellera les moissonneurs aux armes : une armée formidable, suivie d'un nombre extraordinaire d'engins de guerre, que l'enfer seul a pu inventer, se mettra en route vers l'Occident.

4. — Malheur à toi, Grande Nation, malheur à Vous qui avez abandonné les droits divins et humains !

Le Dieu des armées vous a abandonnés; qui vous secourra ?

5. — Napoléon III, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bride bientôt vers le chêne populeux où il disparaîtra pour ne plus jamais reparaître.

6. — Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats bleus, jaunes et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

7. — L'Alsace et la Lorraine n'auront été ravies à la France que pour un temps et un demi temps.

8. — Les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes. Malheur à toi, grande ville. Malheur à toi, Cité du Vice! Le fer et le feu succèderont au feu et à la famine.

10. — Courage, âmes fidèles, le règne de l'ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets.

11. — Mais voici que le temps des miséricordes approche. Un prince de la nation est au milieu de vous.

12. — C'est l'homme du Salut, le Sage, l'Invincible, il comptera ses entreprises par ses victoires.

13. — Il chassera l'ennemi de France, il marchera de victoire en victoire, jusqu'au jour de la justice divine.

14. — Ce jour-là, il commandera à sept espèces de soldats contre trois au quartier des Bouleaux, entre Ham, Woerl et Paderborn.

15. — Malheur à toi, peuple du Nord; la septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu.

16. — Trois fois le soleil passera au-dessus de la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

17. — Enfin, le chef remportera la victoire ; deux de ses ennemis seront anéantis. Le reste du troisième fuira vers l'extrême Orient.

18. — Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi de Prusse ; il n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe.

Point n'est nécessaire d'expliquer à nos lecteurs que les deux premiers versets se rapportent à la guerre austro-prussienne de 1866 ; les versets 3, 4, 5, 6, 7, à la guerre franco-allemande de 1870-71 ; les versets 8 et 9 à la Commune de 1871 ; les versets 10, 11, 12, 13 à une restauration monarchique en France (1), durant laquelle éclatera une nouvelle guerre, victorieuse pour la France et pour ses alliés.

Le verset 7 dit que l'Alsace-Lorraine reviendra à la France après *un temps et un demi-temps*. On veut maintenant attribuer au mot *temps* la signification de *génération* : 30 ans. Or, 30 + 15 = 45.

Le « Prince de la nation » *commandera* sur les champs de la Westphalie, où aura lieu la *dernière bataille, sept espèces de soldats*. Il me semble qu'on interpréterait un peu fantastiquement ces paroles en estimant que cela signifie que six Etats seront alliés de la France ; il est peu probable que les Italiens, les Russes et surtout les Serbes, les Monténégrins, les Roumains, etc. aillent guerroyer sur le Rhin : cela peut être admis, au contraire, pour les Français, les Anglais, les Belges. D'ailleurs, qui vivra verra.

Certes, on peut admettre que, par suite de la partie d'*interprétation* que chaque voyant, (comme

(1) « Un prince *de la nation* » dit la prophétie (verset 11). Il suffit de lire attentivement les quelques lignes de la prophétie qui s'y rapportent pour comprendre qu'il ne s'agit nullement du Tsar Nicolas III, comme on l'a dit, mais d'un prince français C'est là d'ailleurs à quoi tendent la plupart de ces prétendues prophéties.



le fait un traducteur,) met dans l'exposition de ce qu'il perçoit, il y ait ici confusion entre l'énumération des nations qui participeront à la guerre, et l'énumération de celles qui participeront à la bataille finale.

Les « trois espèces de soldats » opposés à la France et à ses alliés (verset 14) devaient être les Allemands, les Autrichiens et les Hongrois, selon les auteurs qui se sont chargés de commenter la prophétie, au début de la guerre. Plus tard, les Hongrois ont été remplacé par les Turcs — ce qui rend plus admissible qu'ils puissent être refoulés vers l'extrême Orient — mettons dans une partie orientale de l'Asie Mineure.

Voici comment on nous apprend qu'il faut interprêter la première phrase du 17[e] verset : « La septième génération après la fondation du royaume de Prusse vivra en 1914, puisque la Prusse fut constituée en 1704; or, calculant toujours chaque génération de trente ans, on a :

$$30 \times 7 = 210 + 1704 = 1914.$$

L'allusion finale à des Royaumes de Pologne, de Hanovre et de Saxe, devant recueillir l'héritage du Roi de Prusse, paraît bien hasardeuse.

En somme, toute cette prophétie est d'une exactitude parfaite, déconcertante, pour tout ce qui se rapporte *au passé;* songez donc! dans ce document, dont l'auguste ancienneté semble indirectement insinuée par l'affirmation qu'un vieux couvent de Mayence en a été, pendant longtemps, le dépositaire, trois empereurs sont nommés en toutes lettres! La chose a même semblé si extravagante, que M. J. H. Lavaur, dans son opuscule : *La Fin de l'Empire Allemand pour* 1913, dont la première édition a été publiée et déposée à la Bibliothèque Nationale en 1912, tâche d'expliquer la chose en supposant que la prophétie date du Premier Empire : on pouvait alors présumer que vers 1870 régnerait le petit-fils de Napoléon I[er]. Mais les noms de Guillaume I[er] et Guillaume II?... Il ne fournit d'ailleurs pas la moindre preuve à l'appui de ses dires. Il écrit qu'en 1854 un certain Stofer publia à Strasbourg des fragments de cette prophétie, mais il oublie de nous donner le titre du livre et surtout de nous faire connaître quels sont les fragments reproduits par Stofer. Pourtant, tout est là!

Conformément à une autre version, que nous trouvons dans un Magazine psychique français, sans aucune indication sur sa provenance, c'est un instituteur de Cernay (Alsace), nommé J.-B. Jecker, qui a trouvé en 1866 dans un vieux bouquin appartenant au curé de Soufflenheim, la prophétie de Mayence. « Il en avait parlé, avant 1870, à différentes personnes qu'il a nommées au *Messager d'Alsace-Lorraine.* Mais, depuis l'annexion, il s'est gardé d'en parler jusqu'à ces temps derniers. Ayant été mis à la retraite, il a songé de nouveau à sa prophétie, dont le texte original a, malheureusement, été égaré par les héritiers du curé de Soufflenheim. Il en a envoyé le texte à l'autorité supérieure à Berlin, demandant l'autorisation de la publier. Il y eut une enquête, une contre-enquête; le manuscrit passa sous les yeux de l'empereur qui y fit quelques annotations de sa main et finit par autoriser la publication ». Vraiment, il faut croire que le Kaiser n'est pas difficile!...

La morale de toute cette histoire, c'est que celui qui a découvert la prophétie de Mayence est un certain Jecker, qui n'en a point parlé jusqu'à ces derniers temps il en a bien parlé à quelques personnes, mais avant 1870 ; je m'imagine que ces témoins sont morts aujourd'hui.

Est-ce à dire qu'on n'ait pas parlé, depuis un certain nombre d'années déjà, d'une « prophétie de Mayence, de Strasbourg, de Munster, d'Unna, etc. », dans laquelle il est vaguement question, entre autres choses, d'une guerre qui aurait sa solution dans une grande bataille livrée sur « le champ des Bouleaux », en Westphalie? Non certainement. Nous pensons, au contraire, que quelque farceur a profité de l'existence de cette vague prédiction pour broder dessus une version qui n'a aucun caractère d'authenticité.

Autre prophétie « de Mayence » ou « de Fiensberg »

Il existe une autre prophétie également dite par d'aucuns, « de Mayence », par d'autres de Fiensberg (Grand-Duché de Bade), etc. Nous ne saurions mieux la rapporter qu'en traduisant une lettre qui parut dans le *Times* quelque temps après le commencement de la guerre actuelle. La voici :

Au cours de l'été 1899, je me trouvais assis avec l'actuel ministre allemand des affaires étrangères, M. von Jagow (alors secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne au Quirinal) sur le balcon de l'Ambassade, qui avait son siège au palais Caffarelli, au Capitole. Durant la conversation, M. von Jagow exprima l'avis qu'il était peu probable qu'une guerre générale européenne éclatât avant la fin de 1913. Et il justifia cette opinion en faisant allusion à l'influence qu'aurait pu exercer une prophétie faite au grand-père du Kaiser, le prince Guillaume de Prusse, à Mayence, en 1849.

Le prince Guillaume de Prusse, qui fut proclamé Empereur d'Allemagne à Versailles le 18 janvier 1871, voyageait en 1849 incognito, dans les provinces rhénanes, accompagné seulement d'un aide de camp. Il s'était acquis une forte impopularité par son attitude durant la révolution berlinoise de mars 1848.

et il avait dû passer quelque temps en Angleterre, d'où il venait justement de rentrer sur les bords du Rhin, presque dans les conditions d'un fugitif.

A Mayence, une bohémienne lui offrit de lui dire la bonne aventure, et, en s'adressant à lui, elle l'appela « Majesté Impériale ». Sans trop prendre la chose au sérieux, puisqu'à ce moment la probabilité qu'il pût monter même sur le trône de Prusse paraissait assez éloignée, le prince demanda : « Majesté Impériale ? Et de quel Empire ? » — « Du futur Empire allemand », lui répondit la bohémienne. — « Et quand sera constitué cet Empire ? »

La femme prit un bout de papier sur lequel elle écrivit le nombre de l'année en cours, 1849. Ensuite, sous le 9, elle écrivit perpendiculairement, en colonne, les chiffres composant le même nombre : 1, 8, 4 et 9; elle fit l'addition, et obtint le total : 1871.

— Et combien de temps régnerai-je sur cet empire ? — demanda alors le prince Guillaume.

La femme répéta la même opération arithmétique, en prenant le nombre 1871 et en additionnant avec l'unité 1 les chiffres 1, 8, 7 et 1, ce qui donna le total : 1888.

Surpris par la sûreté qu'elle montrait, le prince l'interrogea encore : « Et combien de temps durera ce bel empire ? » — La bohémienne fit alors la même opération avec 1888 et obtint : 1913.

Cette prédiction ne tarda pas à être connue dans les cercles prussiens de la Cour. Le prince Guillaume, en succédant à son frère, devint Empereur d'Allemagne en 1871 et mourut en 1888. Cette prophétie fit beaucoup d'impression sur l'actuel Empereur d'Allemagne, et, comme le montrent les paroles que m'adressa M. von Jagow, les diplomates prussiens s'en occupaient dès 1899.

Tel est le récit du correspondant du *Times*. Comme on le comprend, il insinue que l'actuel Kaiser n'aurait pas osé s'aventurer dans une entreprise belliqueuse avant que la malencontreuse année 1913 fût écoulée.

Une chose remarquable, c'est que la *Neue Metaphysische Rundschau*, de Berlin, a publié cette prédiction dans son numéro du 10 février 1912. Selon cette version, la prophétie aurait été faite à l'Empereur Frédéric III, quand il était encore Prince héritier. Mais la fin de l'Empire allemand y est bien annoncée pour 1913.

Quelques semaines plus tard, le 22 février, parut dans le *Light*, de Londres, une lettre d'un certain M. L. Collings qui disait avoir connu cette prophétie, un an auparavant, de quelqu'un venant d'Allemagne. La prophétie aurait bien été faite par une voyante à Guillaume I, mais en 1829. A la demande : « Se produira-t-il quelque chose de remarquable en Europe? Et quand? » La voyante aurait fait sur le nombre 1829 l'opération que nous avons expliquée déjà, savoir :

$$\begin{array}{r} 1829 \\ 1 \\ 8 \\ 2 \\ 9 \\ \hline 1849 \end{array}$$

C'est l'année des bouleversements révolutionnaires, en Allemagne comme un peu partout; le Prince Guillaume fut sur le point d'être victime d'un attentat. Le reste de la prédiction est tel que l'ont raconté le correspondant du *Times* et la *Neue Metaphysische Rundschau*. Seulement, en 1913, l'Allemagne serait menacée « *à moins qu'elle n'élargisse ses frontières* »!! ..

Il y a ainsi de quoi contenter tout le monde et son père.

Miss Mack Wall écrit au *Light* (22 août 1914) n'avoir jamais entendu parler de cette prédiction à Berlin, où elle vécut de 1874 à 1882. Elle en entendit parler durant une visite qu'elle fit à la capitale allemande en 1882. Elle consulta à ce sujet plusieurs personnes, dont une, très digne de foi, lui déclara connaître la prédiction depuis cinq ans. Mais la prophétie, quand elle était rapportée par les Allemands, ne contenait pas d'allusions à la chute de l'Empire pour 1913. Miss Mack Wall n'apprit ce détail que par un Israélite de Berlin.

En somme, la prédiction a été faite en 1849, ou bien en 1829; elle a été faite au futur Guillaume I, ou bien au futur Frédéric III; à Mayence selon les uns, à Fiensberg selon Lavaur ; par une bohémienne ou par une comtesse ; on n'a aucun indice qu'elle fût connue avant 1888, date de la mort de Guillaume I et de Frédéric III ; elle prévoit la fin de l'Empire allemand selon les uns, elle ne la prévoit point, ou même elle prévoit son agrandissement, selon les autres.

Si je dois dire ma pensée toute entière, il s'agit là d'une prédiction surgie après 1888, par suite de l'observation faite par quelque inconnu au sujet de la curieuse coïncidence des opérations arithmétiques qu'on peut faire sur les chiffres des années 1849, 1871 et 1888 — trois dates intéressantes de la vie de Guillaume I. Quant à la date de 1829, que rien ne justifie, elle a été évidemment imaginée par quelqu'un, désireux d'ajouter un nouveau chapitre à ce joujou de chiffres.

Il importe en effet de ne pas oublier que parmi les passe-temps favoris de certains occultistes, il y a ce qu'ils se sont avisés d'appeler la « Science des Nombres », toute basée sur des recherches de ce genre dans lesquelles la candeur patiente et laborieuse aime à s'exercer. Qu'il me soit permis

d'en citer un exemple qui, pour n'avoir rien à faire avec la guerre actuelle, n'est pas moins curieux.

Louis-Philippe monta sur le trône en 1830. Additionnez avec ce nombre les différents chiffres composant le nombre 1773, date de sa naissance; faites-en autant avec le nombre 1782, date de la naissance de la reine, sa femme; ensuite avec le nombre 1809, date de son mariage: vous obtiendrez toujours le total 1848, date de l'abdication de ce souverain. Maintenant, répétez le calcul pour Napoléon III, monté sur le trône en 1853 (plus précisément en décembre 1852); on sait qu'il naquit en 1808, que l'Impératrice Eugénie naquit en 1826, qu'ils se marièrent en 1853; vous aurez là encore le total 1870, date de l'abdication de l'Empereur.

Mais voici encore un autre curieux exemple. La revue *Two Worlds*, de Manchester, vient de publier la lettre d'un monsieur qui se fait fort de prouver comme quoi le Kaiser n'est pas autre chose que la Bête de l'Apocalypse. Il cite, à ce sujet, quelques versets du XIII[e] chapitre, mais surtout la verset 18, dont voici exactement le texte :

« C'est ici qu'il faut de la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête ; car son nombre est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six. »

Or — dit le correspondant de *Two Worlds* — voici comment 666 signifie *Kaiser*. Donnez à chaque lettre de *Kaiser* son numéro d'ordre dans l'alphabet. Placez à côté de chaque numéro ainsi obtenu le chiffre 6, qui représente le nombre des lettres dont le mot *Kaiser* est composé : vous aurez le résultat suivant :

K	=	11	ajoutez	6............	16
A	=	1	»	6............	16
I	=	9	»	6............	96
S	=	19	»	6............	196
E	=	5	»	6............	56
R	=	18	»	6............	186
					666

La prophétie du « Frère Johannès »

Cette prophétie parut pour la première fois le 10 septembre 1914 (à l'issue de la bataille de la Marne), dans le *Figaro*, à qui elle avait été envoyée par M. Joséphin Peladan. La personnalité du célèbre romancier et occultiste, ainsi que le puissant organe auquel il s'était adressé pour la publication ne tardèrent pas à attirer sur la nouvelle prophétie l'attention du monde entier : pas un journal, en effet, qui ne l'ait reproduite, ou du moins résumée en dehors des deux empires du Centre.

La prédiction se rapporte à une incarnation de l'Antéchrist, qui ne serait rien moins que l'empereur Guillaume II. Cette identification n'est aucunement douteuse, car la prophétie en question surprend, elle aussi, par une précision, une abondance de détails vraiment *excessifs*, pour ainsi dire.

Nous reproduisons ici ce factum extraordinaire, parce que, par suite de la publicité qui lui a été faite, il mérite d'être enregistré dans un recueil comme celui de nos *Annales*, à titre documentaire et historique.

1. — On aura cru le reconnaître déjà plusieurs fois [l'Antéchrist], car tous les égorgeurs de l'Agneau se ressemblent, et tous les méchants se trouvent être les précurseurs du Grand Méchant.

2. — Le véritable Antéchrist sera un des monarques de son temps, un fils de Luther ; il invoquera Dieu et se donnera pour son envoyé.

3. — Ce prince de mensonge jurera par la Bible; il se présentera comme le bras du Très-Haut, châtiant les peuples corrompus.

4. — Il n'aura qu'un bras ; mais ses armées innombrables, qui prendront pour devise : « Dieu avec nous » sembleront les légions infernales.

5. — Longtemps il agira par ruse et félonie, et ses espions parcourront toute la terre ; et il sera maître des secrets des puissants.

6. — Il aura des docteurs à sa solde qui certifieront et prouveront sa mission céleste.

7. — Une guerre lui fournira l'occasion de lever le masque. Ce ne sera pas celle qu'il fera à un monarque français, mais une autre qu'on reconnaîtra bien à ce caractère qu'en deux semaines elle sera déjà universelle.

8. — Elle mettra aux prises tous les peuples chrétiens, tous les Musulmans et même d'autres peuples très lointains. Des armées se formeront aux quatre coins du monde.

9. — Car les Anges ouvriront l'esprit des hommes et la troisième semaine ils comprendront que c'est l'Antéchrist et qu'ils deviendraient tous esclaves s'ils ne terrassaient pas ce conquérant.

10. — On reconnaîtra l'Antéchrist à plusieurs traits : Il massacrera surtout les prêtres, les moines, les femmes, les enfants et les vieillards. Il ne fera aucune merci : il passera la torche à la main, comme les barbares, mais en invoquant le Christ.

11. — Ses paroles d'imposture ressembleront à celles des chrétiens, mais ses actes seront ceux de Néron et de persécuteurs romains ; il aura un aigle dans ses armes et il y en a un aussi dans celles de son acolyte, l'autre mauvais monarque.

12. — Mais celui-là est chrétien et il mourra de la malédiction du pape Benédictus, qui sera élu au début du règne de l'Antéchrist.

13. — On ne verra plus les prêtres et les moines confesser et absoudre les combattants ; d'abord, parce



que, pour la première fois, les prêtres et les moines combattront avec les autres citoyens, ensuite parce que le pape Bénédictus ayant maudit l'Antéchrist, il sera proclamé que ceux qui le combattent se trouvent en état de grâce et, s'ils meurent, vont au ciel tout droit, comme les martyrs.

14. — La Bulle qui proclamera ces choses aura un grand retentissement ; elle ranimera les courages et elle fera mourir le monarque allié de l'Antéchrist.

15. — Pour vaincre l'Antéchrist, il faudra tuer plus d'hommes que Rome n'en a jamais contenu. Il faudra l'effort de tous les royaumes, car le Coq, le Léopard et l'Aigle blanc ne viendraient pas à bout de l'Aigle noir, si les prières et les vœux de toute la gent humaine ne venaient pas les aider.

16. — Jamais la gent humaine n'aura couru un tel péril : parce que le triomphe de l'Antéchrist serait celui du démon, en qui il se serait incarné.

17. — Car il a été dit que vingt siècles après l'incarnation du verbe, la Bête s'incarnera à son tour et menacera la Terre d'autant de maux que l'incarnation divine y aura apporté de grâces.

18. — Vers l'an deux mille, l'Antéchrist se manifestera : son armée dépassera en nombre tout ce qu'on peut imaginer ; il y aura des chrétiens parmi ses cohortes et il y aura des mahométans et des soldats sauvages parmi les défenseurs de l'Agneau.

19. — Pour la première fois, l'Agneau sera rouge. Il n'y aura pas dans le monde chrétien un petit espace qui ne soit rouge ; et rouges seront le ciel, la terre, l'eau et même l'air, car le sang coulera au domaine des quatre éléments à la fois.

20. — L'Aigle noir se jettera sur le Coq, qui perdra beaucoup de plumes, mais frappera héroïquement de son ergot. Il serait bientôt épuisé, sans l'aide du Léopard et de ses griffes.

21. — L'Aigle noir qui viendra du pays de Luther surprendra le Coq d'un autre côté et envahira le pays des Coqs jusqu'à moitié.

22. — L'Aigle blanc qui viendra du Septentrion surprendra l'Aigle noir et l'autre Aigle et envahira à son tour le pays de l'Antéchrist complètement et d'un bout à l'autre.

23. — L'Aigle noir se verra forcé de lâcher le Coq pour combattre l'Aigle blanc et le Coq devra poursuivre l'Aigle noir dans le pays de l'Antéchrist pour aider l'Aigle blanc.

24. — Les batailles livrées jusqu'alors ne seront que peu de chose auprès de celles qui auront lieu au pays luthérien.

Car les sept anges verseront en même temps le feu de leurs encensoirs sur la terre impie, ce qui veut dire que l'Agneau ordonne l'extermination de la race de l'Antéchrist.

25. — Quand la Bête se verra perdue, elle deviendra furieuse : il faudra que pendant des mois, le bec de l'Aigle blanc, les griffes du Léopard et les ergots du Coq s'acharnent sur elle.

26. — On passera les fleuves à gué sur les cadavres, qui, par endroits, changeront le cours des eaux. On n'enterrera plus que les hommes très nobles, les premiers capitaines et les princes, car au carnage fait par les armées se joindra l'amoncellement de ceux qui mourront de la faim et de la peste.

27. — L'Antéchrist demandera plusieurs fois la paix; mais les sept Anges qui marchent en avant des trois défenseurs de l'Agneau ont dit que la victoire ne serait donnée qu'à la condition que l'Antéchrist soit écrasé comme la paille sur l'aire.

28. — Exécuteurs de la justice de l'Agneau, les trois Animaux ne pourront pas s'arrêter de combattre tant que l'Antéchrist aura des soldats.

29. — Ce qui rend l'arrêt de l'Agneau si implacable, c'est que l'Antéchrist a prétendu être chrétien et agir en son nom et que, s'il ne périssait pas, le fruit de la rédemption serait perdu, et les portes de l'enfer prévaudraient contre le sauveur.

30. — On verra bien que ce n'est point un combat humain celui qui se livrera aux lieux où l'Antéchrist forgera ses armes. Les trois défenseurs de l'Agneau extermineront la dernière armée de l'Antéchrist ; mais il faudra faire du champ de bataille un bûcher grand comme la plus grande des cités, car les cadavres auront changé la forme du lieu, en le hérissant de chaînes de monticules.

31. — L'Antéchrist perdra sa couronne et mourra dans la solitude et la démence. Son empire sera partagé en vingt-deux états, mais aucun n'aura plus de maison forte, ni d'armée, ni de vaisseaux.

32. — L'Aigle blanc, par ordre de saint Michel, chassera le Croissant d'Europe où il n'y aura plus que des chrétiens ; il s'installera à Constantinople.

33. — Alors commencera une ère de paix et de prospérité pour l'Univers, et il n'y aura plus de guerre chaque nation étant gouvernée selon son cœur et vivant selon la justice.

34. — Il n'y aura plus de luthériens ni de schismatiques. L'Agneau règnera, et les délices de l'humanité commenceront.

Heureux qui, échappant aux périls de cette merveilleuse période, pourra en goûter le fruit, qui sera le règne de l'esprit et la sanctification de l'humanité, qui ne pouvait s'opérer qu'après la défaite de l'Antéchrist.

Pour ce qui se rapporte à l'identification de l'Antéchrist avec Guillaume II, il nous suffira de signaler le verset 3; on sait que le Kaiser a le bras droit atrophié et que les soldats allemands portent sur le casque la devise : *Dieu avec nous.*

On remarquera que les versets 15, 27 et 28, 30, parlent du *Coq*, emblème de la France, du *Léopard*, emblème de l'Angleterre, de l'*Aigle blanc*, emblème de la Russie, ligués contre *l'Aigle noir* (l'Allemagne); en septembre 1914, date de la publication de la prédiction, il n'est pas encore question de l'Aigle italien.

L'allusion aux raids des avions et aéronefs, au verset 19, est frappante...



L'invasion par la Belgique est prévue par le verset 21.

On comprend aisément qu'il m'importait de tirer au clair, si possible, l'authenticité de cet extraordinaire document, unique dans l'histoire. Je me suis donc procuré le plaisir de rendre visite à M. Joséphin Peladan, pour obtenir de lui-même les éclaircissements désirés. Le distingué écrivain, qui a renoncé, depuis quelques années déjà, à son titre de *Sar*, me reçut aimablement dans son appartement de la rue Alphonse de Neuville et écouta ce que j'avais à lui dire. Ensuite, en secouant lentement la tête, si caractéristique par sa grande barbe grise et bouclée, il me dit :

— Je me suis occupé de toutes les branches de l'Esotérisme, en général, mais fort peu des prophéties; et ceci, justement parce que j'en ai beaucoup entendu parler, dès mon enfance, et que je n'ai pas eu de quoi m'en déclarer satisfait. Vous saurez que mon père, M. Adrien Peladan, était un mystique et un occuliste militant, qui publia trois volumes sur les prophéties, et en recueillit un grand nombre, concernant surtout la Restauration de la Maison de France, pour les publier dans ses *Annales du Surnaturel*, qu'il dirigea durant six ans. Etant un croyant très ferme en ces prophéties, il régla sur elles son existence, et malheureusement la mienne aussi : comme les événements prédits, attendus et espérés ne se produisirent point, j'eus moi-même beaucoup à en souffrir. Je n'ai plus voulu entendre parler de prophéties.

— Comment donc — demandai-je — vous êtes-vous décidé à publier, maintenant, celle qui soulève tant de bruit?

— Après la première phase de la guerre, je me souvins d'avoir lu, plusieurs années auparavant, dans les papiers laissés par mon père en mourant, une prophétie qui paraissait s'adapter aux événements actuels. Je me trouvais alors à Angers. De retour à Paris, je cherchai le document et je ne tardai pas à le trouver. Il résulte de cette pièce que mon père la reçut, ainsi que je l'ai raconté déjà, d'un chanoine de Saint-Michel de Frigolet, près de Tarascon, qui l'avait eue à son tour, d'un prêtre d'une grande érudition, appelé Donat, mort à Beaucaire à un âge avancé. L'auteur de cette curieuse prophétie, écrite en latin, mais dont je ne possède qu'une traduction française, vécut vers 1600 : c'était un moine très connu de ses contemporains sous le nom de Frère Jean (Frater Johannes). Comme elle contenait des prédictions de nature à pouvoir encourager mes concitoyens dans la lutte terrible engagée contre l'envahisseur, je me décidai à la faire connaître.

— Pour que l'effet moral de la publication soit général et complet, il faudrait apporter de bonnes preuves de l'authenticité de cette pièce.

— Je m'en rends parfaitement compte; malheureusement, je ne possède aucune preuve.

— Si seulement on pouvait présenter le document, écrit par feu votre père...

— Hélas! il n'a pas été écrit par lui, mais par un inconnu qui en avait été vraisemblablement chargé par le chanoine de Saint-Michel de Frigolet.

— Peut-être les experts pourraient s'assurer par l'examen de l'encre, etc., que la pièce a été écrite depuis plusieurs années déjà.

— Non, monsieur : le document n'est pas assez vieux pour que cette constatation soit possible.

— On pourrait au moins — ajoutai-je — s'adresser au Chapitre de Saint-Michel de Frigolet pour que l'on recherche le texte de la prophétie.

— Il faudrait savoir ce qu'est devenue la bibliothèque de cet établissement religieux, dispersée par suite de la dissolution des Congrégations.

— Avez-vous écrit dans ce but à Saint-Michel?

— Le moment ne me semble pas opportun pour faire ces recherches.

Il faut dire que certains journaux anglais ont publié dans les derniers mois de l'année dernière de nombreuses lettres de personnes qui croient avoir lu, depuis quelque temps déjà, la prophétie de Johannès.

Un certain Jacquemont, de Fontane-sur-Saône, assure qu'il en a entendu parler dès 1870.

L'Alderman Ward, de Harrogat, affirme que, durant une visite qu'il fit dernièrement à Londres, il rencontra un juge belge, M. van Lerins, qui lui dit être en possession, si sa mémoire ne le trompait pas, d'un livre contenant les prophéties de Johannès; il ne peut malheureusement pas rentrer dans son pays en ce moment, pour faire des recherches dans sa bibliothèque.

Une dame, J. W. Taylor, de West Retford, écrit : « Je me rappelle fort bien que ma grand' mère me lut des passages de la prophétie du Frère Johannès, il y a 38 ans... Mon oncle s'en souvient aussi. »

Le *Daily Call* publie une lettre signée d'un certain R. W., de Rodwell, dans laquelle on assure que la prophétie circulait à Dublin dès 1868; on disait qu'elle datait de 1600; l'auteur de la lettre croit qu'elle a paru dans la Revue *Ligns of the Times*, du Rév. Dr Nangle.

Une dame de Liège, Mme Faust, qui se trouvait dernièrement dans les alentours de Londres, assura avoir entendu M. Joséphin Peladan lui-même lire la prophétie dans une soirée qui eut lieu à Liège

en 1890, et à laquelle prenaient part quelques artistes du fameux cabaret du « *Chat Noir* » de Paris. Madame Faust en fut vivement impressionnée; elle croit avoir gardé à Liège le programme de la soirée, dans lequel se trouve aussi enregistrée la lecture de la « Prophétie du XXe siècle », et pouvoir la retrouver quand il lui sera possible de rentrer dans son pays.

Or, M. Peladan, que j'ai questionné à ce sujet, me déclare formellement n'être jamais intervenu à une soirée à Liège avec des artistes du Cabaret du Chat-Noir, et ne rien comprendre à tout cela.

On peut voir par ce dernier trait l'importance qu'on peut attacher à ces prétendus souvenirs, évidemment fondés sur des confusions entre la prophétie du Frère Johannès et d'autres ayant avec elle une ressemblance plus ou moins grande.

Le Curé d'Ars

On a parlé d'une prophétie du Curé d'Ars, le célèbre thaumaturge. Les *Annales d'Ars* ont confirmé son existence en février 1915, en publiant la lettre suivante que Monseigneur Perriot, le fondateur de l'*Ami du Clergé*, adressa, le 24 février 1908, au R^{me} P. Dom Gréa. En voici les passages caractéristiques :

Un de mes amis, écrit Mgr. Perriot, qui était à Ars vers 1862, un peu plus tôt ou un peu plus tard, me rapporta dans une lettre une prophétie du Bienheureux, qu'il avait connue sur place.

En voici le sens, et à peu près les termes :

« Il y aura une guerre avec l'Allemagne. Elle sera très mal conduite du côté des Français qui seront vaincus ; la France perdra deux provinces.

» Plus tard, il y aura une autre guerre avec l'Allemagne. Elle sera mieux conduite que la première. Oh ! les petits Français, comme ils se battent bien ! On laissera les Allemands pénétrer en France. Mais on se réunira derrière eux ; ils seront battus, et de tous ceux qui seront entrés en France, il en rentrera très peu dans leur pays. Alors la France recouvrera ce qu'elle avait perdu et quelque chose de plus. »

Les prédictions de Mme de Thèbes

Il est juste de ne point oublier, dans cette rapide révision des prédictions sur la guerre actuelle, celles de Madame de Thèbes.

On sait que cette chiromancienne publie tous les ans un Almanach, qui a beaucoup contribué à la faire connaître. Cette dame, très supérieure à la plupart des autres voyantes professionnelles pour ce qui se rapporte à la culture et à l'éducation, est douée d'un esprit vif et pénétrant; elle est d'ailleurs assez répandue dans le monde. Ceci peut expliquer, dans une certaine mesure et d'une façon normale, beaucoup de ses prévisions. Toutefois, il nous faut rappeler que Mme de Thèbes écrivait dans son Almanach de 1913 :

« Paris doit être sublime et effroyable d'ici le 20 mars 1914, si, comme tout l'indique, l'armée est aux frontières et la patrie en danger. » (Page 42).

La chiromancienne a bien un peu devancé les événements, mais, comme elle le fait remarquer, il est bien malaisé de fixer la date exacte des événements futurs; « douze mois ne sont rien dans la marche du temps ». (Page 39).

Dans l'Almanach de 1914, Mme de Thèbes précise. Voici comment elle commence ses prédictions :

Voici venir 1914, l'année *fulgurante*, année des beaux gestes et des grands héroïsmes. Nous serons toujours dans le cycle de Mars, mais en conjonction avec Saturne, au summum, pour ainsi dire, des fatalités du sort les plus graves, les plus décisives. Année heureuse entre toutes cependant pour nous, dont les cœurs se sont mis à battre pour les grands idéals, sauveurs et générateurs des peuples ! malgré le sang, malgré les larmes. Année glorieuse, parmi les glorieuses du passé de la France ; année de discordes, puis de concordes ; année de haine, puis d'amour ; année de déchirements, puis d'entente entre les peuples européens et d'autres grands peuples d'outre-mer...

1914 suffira à nous montrer la naissance d'une Europe nouvelle, d'un état d'esprit nouveau, d'une fulguration du réveil de l'idéal, d'un besoin d'amour et de paix pour les grands espoirs et les grands labeurs, et ce sera par le retour occulte du passé, de ce qu'il y eut de meilleur, que nous serons, encore une fois, améliorés, sauvés, régénérés. La paix sortira de la guerre, et ce qui est proche s'arrangera dans la crainte de ce qui est lointain ; l'Europe se consolidera de l'ébranlement de l'Asie.

Ces derniers mots ne semblent pas s'adapter aux événements actuels ; le restant s'y rapporte assez bien. Signalons encore le passage suivant :

Ce qui domine la région de l'Est et de Paris pour la période 1914, c'est le feu d'une part ; de l'autre, un courant d'idéal qui est aussi une flamme. Feu contre feu. L'un qui défait, l'autre qui refait, et sur tout cela de grandes ombres de femmes, des gestes sublimes d'amour, de foi, de charité ; de véritables miracles. Une ville incendiée ou s'incendiant, je ne sais.

Puis, dans Paris, des jours de deuil public et encore plus de jours de joie. Des influences nouvelles et subites ; des ordres lancés au loin jusqu'au-delà des frontières. La grande fièvre des grands enthousiasmes, des grands dons, des grandes amours.

Mme de Thèbes découvre pour 1914 des signes tragiques dans les lignes des mains des Français de l'Est et du Sud, alors qu'on ne les rencontre point parmi les habitants du Centre et de l'Ouest. Il y a là, en ce qui se rapporte aux Français du Sud, ainsi qu'en l'omission de ceux du Nord, une erreur qui s'explique par le passage des Allemands par la Belgique et par la non-intervention de l'Italie avec les Empires du Centre.

Il ne faut pas oublier que les allusions à une guerre imminente ne sont pas rares même dans les précédents Almanachs de Mme de Thèbes. « *J'ai vu* — écrit-elle en celui de 1913 — *je vois encore, je vois toujours la guerre suspendue sur nos têtes. Rien ne semble pouvoir la détourner de nous.* » En ces conditions, on finit presque toujours par avoir raison : il suffit d'attendre...

On sait que l'Almanach de 1914 contient plusieurs autres curieuses prédictions : quelques lignes qui s'appliquent exactement au procès Caillaux ; la mort du pape Pie X ; les éboulements dans les rues de Paris, etc. Par contre, on y rencontre aussi nombre de prédictions qui ne se sont pas réalisées : des éruptions dans la France centrale, la découverte de trésors souterrains dans l'Ouest, etc.

Pour ce qui concerne l'Autriche : « Le drame impérial que j'ai prédit est bien près d'être accompli ».

Seulement, pour ce qui concerne Mme de Thèbes, il ne s'agit pas précisément de *prophéties*, mais de *prédictions*. Je sais bien que les deux mots ont étymologiquement la même signification, mais dans l'usage courant, comme historiquement, ils ne sont pas la même chose. Je m'expliquerai un peu plus loin à ce sujet.

Pour conclure

Dois-je continuer l'énumération des prophéties qui ont été publiées, au sujet de la guerre : celle de Dom Bosco, celle du moine polonais Korzenicki, celle de Tolstoï, celle du Frère Hermann, de l'Ordre des Citeaux, probablement assez ancienne, mais peu intéressante pour ce qui concerne l'avenir, etc. etc.? Notre excellent confrère, M. Ralph Shirley, directeur de l'*Occult Review*, en a recueilli plusieurs dans un opuscule intitulé : *Prophecies and Omens of the Great War* (1). Un éditeur parisien m'assure qu'un monsieur de sa connaissance vient de recueillir 83 de ces prédictions. Un ouvrage du même genre vient de paraître à Leipzig. Chose curieuse : presque toutes les prophéties sont plus ou moins défavorables à l'Allemagne (1).

Par l'examen des principales prophéties, on peut voir que l'on ne doit pas en exagérer l'importance. Il y en a bien peu pouvant résister à un examen impartial, entrepris avec la détermination d'aller jusqu'au fond des choses. De toutes façons, celles que nous omettons, bien qu'elles soient à notre connaissance, n'ont même pas l'intérêt de celles que nous venons de publier.

Pour ma part, j'avouerai que le contraire m'étonnerait beaucoup. M'occupant depuis très longtemps désormais de recherches psychiques, je connais tant de cas réels de prémonitions et prédictions, de nature à exclure toute possibilité d'erreurs ou de coïncidence, et étayées par des témoignages irréfutables, qu'il me serait impossible de ne pas croire à la possibilité de ces phénomènes. Ceux qui en doutent n'ont qu'à lire *Les Phénomènes Prémonitoires* de M. E. Bozzano, feuilleter les livraisons du *Journal of the Society for Psychical Research*, de nos *Annales*, etc.

Mais toutes ces prémonitions et prédictions concernent des faits privés, parfois importants, d'autres fois insignifiants : jamais des faits de caractère général, tel que des événements politiques, etc. Je ne crois pas qu'on puisse citer trois ou quatre de ces derniers faits dûment contrôlés (2), de telle façon qu'on doit se demander si ces cas si rares ne sont pas les résultats d'une simple coïncidence, d'une prévision heureuse, etc. C'est surtout aux prédictions concernant les événements publics qu'on applique le nom de *prophéties*.

Le cas raconté en ce même fascicule par le Dr Amédée Tardieu ne rentre qu'en apparence en cette catégorie. Léon Sonrel ne prédisait point les les événements politiques et militaires d'une façon abstraite ; il prédisait à son ami Tardieu : « Il t'arrivera telle et telle chose » ; il disait de lui-même : « Je serai nommé officier... je mourrai en trois jours, etc. » Comme ces événements privés se rattachaient à des événements d'ordre général, il voyait forcément ceux-ci aussi, *mais uniquement dans la mesure où M. Tardieu et lui y étaient mêlés*. Par contre, Léon Sonrel n'aurait pu prédir, dans sa trance du 23 juillet 1869, la guerre de 1870-71, si lui-même et le Dr Tardieu n'avaient pas dû y être mêlés. Il n'aurait pas pu prédire la guerre de 1914-15, si le Dr Tardieu avait dû mou-

(1) London, Wiliam Rider and Son, 8 Paternoster Row, E. C. — 6 d.

(1) Arthur Grobe Vutischky : *Der Weltkrieg 1914 in der Prophetie* (Leipzig, Max Altmann, éditeur).

(2) Tel parait être, par exemple le cas concernant l'emploi futur du Panthéon, cité par M. Bozzano, p. 296.



rir il y a deux ans : du moins, il lui aurait fallu un autre sujet, servant à la « psychométrie » et destiné à vivre jusqu'à nos jours.

Un des Maîtres du psychisme me racontait dernièrement qu'une dame de sa connaissance ayant été, en 1913, consulter une voyante, celle-ci lui prédit que son fils mourrait d'un coup d'arme à feu, dans un an environ. Comme le jeune homme était un chasseur passionné, sa mère fit de son mieux pour qu'il ne touchât plus un fusil, pendant quelque temps. Mais en août 1914, le jeune homme fut appelé sous les drapeaux et tomba dans une des premières batailles en Champagne. Si la voyante avait été plus lucide, si elle avait mieux pu déterminer les circonstances dans lesquelles un coup d'arme à feu tuerait le jeune homme, elle aurait pu prédire une bataille, une guerre — mais seulement de cette façon indirecte (1).

Même pour ce qui se rapporte à la date de la guerre actuelle, on a pu voir que Léon Sonrel ne put la déterminer autrement qu'en la fixant au moment où tel fait se produirait dans la vie du Dr Tardieu.

On n'a naturellement pas la prétention de donner de tout cela une explication quelconque ; mais on peut dire que les choses se passent comme si notre conscience subliminale avait connaissance de notre propre avenir autant que de notre passé et de notre présent, et comme si le clairvoyant parvenait de temps à autre à saisir des fragments de ces connaissances subconscientes, en lui-même ou en d'autres personnes, ou à les réfléchir comme le ferait un miroir (c'est le mot employé par le Dr Osty dans *Lucidité et Intuition*). La présence du consultant peut être parfois remplacée, mais dans une certaine mesure seulement, par celle d'un objet ayant été en contact avec lui.

S'il en est réellement ainsi, il est manifeste qu'un clairvoyant pourrait surtout saisir parfois des fragments de l'histoire future des peuples, si un personnage important — tels que Louis XVI, Napoléon Ier, Napoléon III — le consultait.

Madame de Thèbes dit souvent, dans ses Almanachs : « Pour savoir si dans tel pays il y aura, l'année prochaine, une guerre, une épidémie, etc., il me faudrait pouvoir examiner les lignes des mains de nombreux sujets du pays en question. » Je crois, quant à moi, qu'elle y verrait peut-être quelque chose par une clairvoyance inconsciente, et non point comme une conséquence directe de l'examen des lignes des mains ; mais enfin, en faisant abstraction de toute théorie, Mme de Thèbes semble ainsi pouvoir se rendre parfaitement compte de la façon dont elle serait à même, indirectement, de faire connaître à l'avance un de ces événements de nature générale.

Il ne s'agit là aucunement d'une simple discussion élégante, ou de la manie à laquelle le genre humain cède trop souvent, de vouloir travailler sur des théories et des hypothèses. Il importe de montrer qu'il n'y a rien d'absurde ou de contraire aux lois qui semblent régir ces phénomènes, encore si obscures, de la prémonition, dans le fait que des voyants, capables de prédire souvent des événements d'importance absolument secondaire, ne parviennent qu'exceptionnellement à prévoir d'autres faits beaucoup plus intéressants et qu'il nous importerait infiniment plus de connaître.

C. de Vesme

(1) Nous publierons dans le prochain numéro un cas du même genre, assez intéressant, recueilli par M. Ed. Duchâtel.

Les documents sur les prophéties de la guerre

M. Edmond Duchatel, (1, Rue des Basserons, Montmorency, Seine-et-Oise), se proposant d'offrir, après la guerre, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques dont il est l'un des vice-présidents, une conférence consacrée à la vérification par les faits des prédictions, prophéties ou légendes qui ont été publiées à ce sujet, conférence à laquelle seront conviés les psychistes de bonne volonté, serait reconnaissant à tous ceux qui pourraient lui communiquer les sources et les dates des documents publiés avant la guerre, en France ou à l'étranger, à ce sujet.

ÉCHOS et NOUVELLES

Le prix Fanny Emdem

La Commission chargée par l'Académie des Sciences de désigner le lauréat du prix biennal Fanny Emden, de 3.000 francs, a jugé qu'aucun des ouvrages présentés au Concours pour 1914 n'est digne de récompense.

Il est utile d'observer, à ce sujet, que la fondatrice du Prix s'était proposée, par sa généreuse initiative, d'encourager et récompenser les recherches personnelles faites dans le domaine des sciences psychiques avec une méthode rigoureuse et des résultats aussi incontestables que possible. Cela ressort du document même qui fixait les conditions du Concours. L'Académie s'est rangée à cette manière de voir.

Il en résulte que les simples ouvrages de compilation et vulgarisation ne rentrent point dans le cadre des travaux sur lesquels la Commission de l'Académie doit porter son attention.

Etant donné cet état de choses, l'Académie avait songé d'abord à mettre de côté les 3.000 francs du prix de 1914 et les ajouter à ceux du prix de 1916, de façon à le rendre plus important.

Mais lorsque la guerre éclata, et devant toutes les misères qu'elle entraîne, la Commission se demanda si le moment était opportun pour thésauriser, même dans un but noblement scientifique, et s'il ne valait pas mieux consacrer la somme, rendue ainsi disponible, à augmenter les fonds destinés à récompenser les héroïques défenseurs de la France et à secourir leurs familles.

C'est l'avis qui finit par prévaloir dans la Commission, et comme la fondatrice du prix, Mademoiselle Juliette de Reinach, approuvait elle-même cette décision, le prix fut décerné à M. Jean Chatenay, naturaliste, mort au champ d'honneur.

La Bibliothèque et le Bureau Julia

La Bibliothèque circulante psychique et le fameux « Bureau Julia » — les deux créations du regretté M. William Stead — se sont ouverts de nouveau dans les bureaux de la *Review of Reviews* (Bank Buildings, Kingsway, Londres, W. C.), sous la dénomination de « *W. T. Stead Borderland Library and Bureau.* » La Baronne Barnekow, Mrs. Bayley Worthingthon, Miss F. Scatcherd. Miss Estelle Stead, fille du fondateur, et quelques autres dames sont à la tête de cette institution. Miss E. Stead est la Présidente.

Petites Informations

*** Nous apprenons d'un numéro du *Moniteur Spirite belge*, qui a pu être publié en septembre 1914, que la Maison Spirite de Bruxelles, ouverte au commencement du printemps dernier pour servir de lieu de réunion aux spirites de la capitale belge, a été, au début de la guerre, transformée en ambulance de la Croix-Rouge sous la direction du Dr Clara, un notable spirite du pays. Une pièce de l'édifice a été toutefois réservée pour pouvoir y tenir, chaque mardi, une séance publique « afin de procurer consolation et espoir à ceux dont les parents et amis peuvent être tombés sur les champs de bataille ».

*** Le professeur Charles Richet a obtenu de l'Académie française le prix de poésie (4.000 frs.) pour son ode : *Gloire à Pasteur.*

*** Le Dr G. Encausse (Papus), médecin-major, après avoir prêté service au front, durant la première partie de la guerre, est actuellement attaché à un Hopital militaire à Paris.

*** Madame d'Espérance, le médium bien connu, anglaise de naissance, habitant la Suède, est occupée comme dame de la Croix-Rouge dans une ville de Saxe.

Dans le prochain numéro

M. Ed. DUCHATEL : La Guerre ei les Destinées humaines.
M. C. de VESME : Armées et flottes fantômatiques.



Nécrologie

Albert de Rochas

M. de Rochas est décédé dans les premiers jours de septembre 1914, alors que la tourmente se déchaînait avec le plus de violence sur son pays. En ces conditions, elle ne pouvait que passer presque inaperçue. Maintenant, toute une longue année s'est écoulée depuis que l'éminent psychiste a disparu. Néanmoins, les *Annales des Sciences Psychiques*, qui sont fières de l'avoir compté parmi ses collab rateurs les plus assidus, pendant vingt-cinq ans, ainsi que parmi les membres de son Comité de Rédaction, ne peuvent pas reprendre leurs publications interrompues, sans payer un juste tribut d'admiration et de reconnaissance à sa mémoire.

Auguste-Albert, comte de Rochas d'Aiglun, naquit à Saint-Firmin (Hautes-Alpes), le 20 mai 1837, d'une vieille famille provençale qui s'établit vers le milieu du xve siècle dans le Dauphiné.

Il fit ses études littéraires et mathématiques à Grenoble, d'où il passa en 1857 à l'Ecole Polytechnique. Il en sortit sous-lieutenant du génie en 1861. Ayant été promu capitaine au choix en 1864, il prit part à la guerre de 1870-71, d'abord comme attaché au grand quartier général, ensuite à l'état major.

Après la guerre, le comte de Rochas, sous la direction du général de Rivière et du commandant de Willenoisy, s'occupa d'organiser le camp retranché de Grenoble et de la défense à la frontière italienne. En ces fonctions, il eut l'occasion d'étudier d'une façon spéciale la guerre en montagne et prit une part importante à la constitution des Corps alpins.

Promu chef d'escadron en 1880, directeur du génie à Grenoble en 1887, il demanda et obtint en 1888 le poste civil d'administrateur de l'Ecole Polytechnique, sacrifiant ainsi un bel avenir dans l'armée active à l'espoir de pouvoir jouir d'une plus grande liberté pour ses études scientifiques. Ses espoirs ne tardèrent malheureusement pas à être déçus: un général inspecteur déclara qu'on ne pouvait pas tolérer des « pratiques occultes » dans une école militaire, et M. de Rochas, alors déjà lieutenant-colonel, dut abandonner le laboratoire dans lequel il étudiait l'effet des radiations qu'il pensait avoir découvertes dans les sens hypéresthésiés de certains sujets.

Sa mise en repos, en 1902, lui rendit la pleine indépendance : néanmoins, une partie de son activité et de la possibilité de l'employer se trouvèrent dès lors entravées par le fait que le colonel ne fixa pas sa résidence à Paris : il revint à son Dauphiné, où il passa la plupart de son



Colonel Albert de Rochas

temps à Grenoble, à Voiron et dans sa villa de L'Agnélas, près de cette dernière ville. Il fit néanmoins quelques voyages à Paris, à Lisbonne, en Italie.

La partie de l'œuvre scientifique et littéraire de M. Albert de Rochas qui ne se rapporte pas aux sciences psychiques est très considérable et importante aussi bien par sa valeur intrinsèque que pour la preuve qu'elle fournit du caractère sérieux de son caractère et de son talent. Comme le remarquait M. le professeur Porro, Directeur de l'Observatoire de Gênes, en examinant ces travaux, « on est agréablement impressionné en constatant qu'alors qu'on avait pu supposer de se trouver

devant un rêveur, un mystique, un visionnaire, on trouve au contraire un esprit équilibré, habile à employer les méthodes positives de recherche et les raisonnements déductifs. »

Ses études d'histoire militaire, de topographie, de toponomastique sont classiques : les hellénistes, de leur côté, estiment hautement ses traductions d'auteurs mathématiciens de l'Antiquité, tels que Philon de Bysance et Héron d'Alexandrie.

Il était assez simple et naturel de passer des textes d'art militaire et de mécanique aux interprétations physiques des pratiques mystérieuses que les thaumaturges grecs avaient apprises des prêtres égyptiens. L'esprit de M. de Rochas, naturellement libre de tout préjugé, ne tarda point à reconnaître l'existence de faits transcendentaux en ces pratiques et ne s'arrêta pas uniquement à l'hypothèse de la fraude et de la charlatanerie, qui servait si aisément l'indolence critique des savants modernes, endormis dans la négation aprioristique de tout phénomène ne rentrant point d'emblée dans les lois connues.

La première parmi les contributions importantes que le comte de Rochas apporta à l'étude de la psychologie transcendentale consiste en son livre historique sur « *La Science des Philosophes et l'Art des thaumaturges dans l'antiquité*, publié en 1882 et dont une deuxième édition parut il y a deux ans.

Le désir de constater expérimentalement les phénomènes décrits par les auteurs de l'Antiquité et du Moyen-Age amena M. de Rochas à s'occuper d'abord du magnétisme, pour lequel il se montra tout particulièrement doué et dans lequel il acquit bientôt une compétence remarquable. De là son ouvrage sur les *Forces non définies*, publié en 1887 et dont il fit paraître une suite il y a cinq à six ans à peine. Quelque temps après, il publia dans les *Annales des Sciences psychiques* son étude sur l'*Objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique* — étude qui préluda au volume célèbre sur l'*Extériorisation de la Sensibilité*, dont plusieurs éditions se suivirent en peu d'années.

Ses expériences de suggestion artistique avec le sujet Lina aboutirent à la publication du magnifique volume sur *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, richement illustré. Celles avec Eusapia Palladino et d'autres médiums à effets physiques l'amenèrent à publier l'*Extériorisation de la Motricité*, précieuse pour l'histoire de ces recherches. *Les Vies successives*, parues il y a quatre à cinq ans à peine, contiennent le compte rendu d'expériences que le colonel fit à Grenoble avec divers sujets pour tenter de résoudre la question passionnante de la Réincarnation : ces expériences constituèrent plutôt un insuccès ; l'ouvrage n'est pas moins intéressant à plusieurs points de vue.

Voici d'ailleurs une liste aassez complète des ouvrages de M. de Rochas :

Poliorcétique des Grecs. Paris 1862. — Le Patois du Queyras. Paris 1862. — Traité de Fortification, d'attaque et de défenses des Places par Phylon de Bysance, trad. du grec. Paris 1872. — La Campagne de 1692 dans le Haut-Dauphiné. Grenoble 1874. — Principes de la Fortification antique. Paris 1881. — Traité des pneumatiques de Philon de Bysance. Paris 1881. — La science des philosophes et l'art des thaumaturges dans l'Antiquité. Paris 1882 (2 ed. s. a. 1912). — La Science dans l'Antiquité, les origines de la Science et ses premières applications. Paris s. a. (1884). — Le livre de demain. Blois 1884. — Les Vallées vaudoises. Paris 1885. — Les Forces non définies, recherches historiques et expérimentales. Paris 1887. — Le Fluide des magnétiseurs. Précis des expériences du Baron de Reinchenbach sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées. Paris 1891. — Les effluves odiques. Conférence faite par le Baron de Reinchenbach sur les propriétés physiques et physiologiques. Paris 1891. — Les Origines de la Science et ses premières applications. Paris s. a. — Les Etats profonds de l'hypnose. Paris 1892 (5 ed. 1904). — Les Etats superficiels de l'Hypnose. Paris 1893 (5 ed. 1897). — L'Envoûtement. Documents historiques et expérimentaux. Paris 1893. — L'Extériorisation de la Sensibilité. Etude expérimentale et historique. Paris 1895 (6 ed. 1909). — L'Extériorisation de la Motricité. Recueil d'Expériences et d'observations. Paris 1896 (4 ed. 1906). — La Lévitation. Paris 1897. — Correspondance de Vauban. Revue du génie militaire 1898. — Les Sentiments, la musique et le geste. Grenoble 1910. — Les Frontières de la Science. Paris 1902-4. — Les Vies successives. Documents pour l'étude de cette question. Paris 1911. — Vauban. Ses Oisivetés et sa correspondance. Analyses et Extraits. Grenoble 1911. — La Suspension de la vie. Paris s. a. (1913).

Il faut ajouter à cette Bibliographie, déjà si considérable par elle-même, un grand nombre d'études mineures, parues pour la plupart dans nos *Annales*, mais parfois aussi en des Revues et journaux divers : le *Mercure de France*, *Je sais tout*, le *Gaulois*, etc., etc.

On ne doit pas parler du colonel Albert de Rochas, sans toucher à son charmant caractère, qui a été vraiment celui d'un gentilhomme parfait, et surtout à une qualité que M. G. de Fontenay signalait dans nos colonnes, en 1911, en disant, à la suite d'une conférence que le colonel venait de faire à notre *Société Universelle d'Etudes Psychiques* :

Il est un savant généreux et non pas un savant jaloux. Je veux dire qu'il ne cherche pas, comme tant d'autres, à garder la vérité dans sa main fermée jusqu'à ce qu'il ait pu tirer gloire et parti de sa découverte. Il n'a jamais eu d'autre souci que de mettre le plus tôt possible le plus grand nombre d'ouvriers à même de labourer et d'ensemencer le champ où il travaillait lui-même. »

Nous annoncions dans notre livraison de juillet 1914, dont la publication n'a été que momentanément suspendue, qu'un groupe de psychistes s'était formé, par suite de l'initiative prise par M. le professeur Falcomer, de Venise, pour fêter le jubilé scientifique de M. de Rochas. La question fut discutée dans une réunion qui eut lieu au mois de juin 1914 et à laquelle assistèrent MM. les professeurs Bergson, d'Arsonval et Richet, de l'Institut, M. le comte de Gramont, de l'Institut ; M. le Dr Maxwell, avocat général près la Cour d'Appel de Paris ; M. Camille Flammarion, M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; M. J. Courtier, secrétaire de l'Institut général Psychologique, etc. ; on décida de constituer, dans ce but, un Comité promoteur, chargé de publier en l'honneur de M. de Rochas un volume auquel chacun de ses membres aurait apporté la contribution d'une petite monographie concernant les études métapsychiques et les autres questions scientifiques dont M. de Rochas s'était occupé.

Le temps a manqué pour rendre cet hommage à l'illustre chercheur : mais l'œuvre de ce dernier ne restera pas moins comme un monument de nature à éterniser sa mémoire.

Marcel Mangin

M. Marcel Mangin, membre de notre Comité de Rédaction et l'un des principaux collaborateurs des *Annales des Sciences Psychiques* depuis leur fondation, est mort subitement à son domicile, à Paris, au mois de février dernier.

Il était né le 16 mai 1852. Ses parents le destinaient à l'architecture ; mais après de très brillantes études, M. Marcel Mangin s'adonna à la peinture, à laquelle il se sentait vivement porté. Aussi, ses parents lui ayant laissé de quoi vivre très largement, il se retira, durant vingt-deux ans, dans le Midi, où il se livra tout entier à son art. Il voyagea beaucoup en Italie et en Afrique ; tous les beaux sites de France, il les avait visités. Son remarquable talent était pourtant éclectique : il ne réussit pas seulement dans le paysage, mais aussi dans la figure, dans le portrait, etc. Ses tableaux ont toujours été très admirés aux Salons, depuis de nombreuses années : à plusieurs reprises, les grands journaux parisiens se sont aussi occupés de petites expositions réservées à ses œuvres.

En 1900, il se lança dans la politique avec une conviction, un dévouement, une fougue qu'on était surpris de rencontrer dans cet homme à l'extérieur mesuré et froid, peu communicatif, d'une nature sauvage et timide à l'excès. L'idée que la France était menacée, qu'elle devait se préparer à une grande épreuve, le portait à sacrifier son repos, son argent, à une propagande de tout moment, le rendait âpre, peut-être même un peu injuste envers des hommes qu'une conviction et un dévouement non moins sincères portaient à travailler dans un sens diffférent.

Nos lecteurs connaissent M. Marcel Mangin psychiste. Dans cet ordre de recherches, il avait des idées absolument arrêtées, dont il ne démordait point, et qui peuvent d'ailleurs se définir bien nettement et en deux mots. Il admettait les phénomènes d'ordre physique, qu'il avait beaucoup étudiés avec Mme Eusapia Palladino et d'autres sujets, et dont il ne discutait pas la source, étant bien entendu, qu'ils étaient dûs exclusivement à une force mystérieuse du médium ou des médiums présents, sans aucune intervention d'autres personnalités. Il était, au contraire, toujours prêt à discuter, à perte de vue, les phénomènes d'ordre intellectuel, mais toujours pour prouver que tout pouvait et devait s'expliquer par la télépathie. Et comme il avait une tournure d'esprit essentiellement *critique*, il ne pouvait voir paraître un ouvrage, un article, une phrase favorables à l'interprétation spirite d'un phénomène, ou même à la clairvoyance, à une extention subliminale de notre intelligence, sans se croire en devoir d'intervenir pour prouver qu'il n'y avait là que de la transmission de la pensée. Mais alors, à ce point de vue, il était toujours disposé à accepter les thèses les plus hardies, les plus compliquées, pourvu qu'elles fussent fondées sur la télépathie.

Les études métapsychiques n'avaient donc pas pour M. Mangin le charme et l'importance qu'elles revêtent pour ceux qui espèrent y trouver la base de découvertes philosophiques et religieuses de nature à nous éclaircir, dans une certaine mesure, le mystère de l'Univers. Et pourtant il mettait à leur service une constance, un dévouement, un désintéressement admirables.

Son œuvre a été bienfaisante dans son ensemble ; elle a puissamment contribué en France à ramener les psychistes à la prudence, en leur montrant les dangers des conclusions prématurées, et en les obligeant à ne pas perdre de vue une hypothèse intéressante. Aussi, toutes les personnes

qui le connurent, sans distinction d'opinion, ne peuvent que regretter la disparition de cet homme de talent et de cet homme de bien.

Le peintre Fernand Desmoulin

Le peintre et graveur célèbre Fernand Desmoulin est mort quelques jours avant le commencement de la guerre.

Il avait exposé longtemps, aux divers Salons de la Société Nationale, des œuvres fort remarquées et obtenu nombre de récompenses.

Familier du groupe d'artistes et d'amis qu'avait réunis autour de lui Emile Zola, Fernand Desmoulin s'était occupé aussi d'œuvres philantropiques et sociales, et particulièrement de la moralisation des femmes détenues à la prison de Saint-Lazare.

Des confidences qu'il faisait alors à M. Adolphe Brisson, nous détachons les curieux détails qui suivent, tirés des *Annales politiques et littéraires*.

Ayant eu l'occasion d'assister à plusieurs séances de tables tournantes, Desmoulin était arrivé à se demander s'il n'était pas doué, lui aussi, du pouvoir dont se targuent les médiums.

Un soir, donc, il s'essaya, seul, à reproduire les phénomènes qu'il avait constatés.

Il saisit une feuille de bristol, s'arma d'un bout de fusain et attendit. Et voilà que sa main est animée d'un mouvement fiévreux et rapide. Il ne la gouverne pas, il la suit. Elle l'entraîne en une course échevelée. Elle décrit des ovales enchevêtrés les uns dans les autres, des paraphes, des griffonnages sans nom, confus et inextricables. Et, tantôt, le fusain s'écrase sur le vélin, et, tantôt, il l'effleure et le caresse.

— Où vais-je ? se disait Desmoulin, éperdu.

Cependant, ses doigts infatigables continuent de s'agiter. Lorsqu'ils s'arrêtent, au bout de vingt minutes, la feuille est totalement noircie. Desmoulin l'examine, et n'y distingue rien, tout d'abord ; il la retourne... Oh ! surprise ! Ce gribouillage, qu'il croyait informe, est un portrait, un visage de femme qu'il a tracé à l'envers sans se rendre compte du travail accompli. Et, dans un coin, en guise de signature, il discerne ces mots : « *Je suis l'instituteur* ».

Cet événement avait de quoi déranger la cervelle la plus solide. Desmoulin n'en fut pas effrayé. Il se prit à aimer l'hôte inattendu qui venait ainsi lui révéler sa présence. Ils devinrent une paire d'amis. Chaque jour, à la nuit close, Desmoulin évoquait son cher Instituteur, qui se hâtait de répondre à cet appel. Et tous deux devisaient; le graveur, respectueux et docile, se pliant aux fantaisies les plus extravagantes, les plus échevelées et, tour à tour, les plus délicates et les plus subtiles de l'Inconnu.

Quelle était son essence ? Quel lieu habitait-il ? Et pourquoi choisissait il un titre aussi bourgeoisement vulgaire que celui « d'Instituteur » ? Avait-il vécu d'une vie humaine ? Etait-ce un pédagogue défunt, jaloux de reprendre contact avec notre globe ? Ou bien cet instituteur n'était-il qu'un fumiste, émanation fugitive des âmes de Romieu, de Sapeck ou de Vivier ? Autant de questions qui demeuraient insolubles. Dès que Desmoulin s'aventurait sur le domaine métaphysique, l'Instituteur se taisait. Une volonté supérieure lui interdisait de renseigner à ce sujet les mortels. C'est ainsi, du moins, que Desmoulin interpréta son silence.



Dessin médianimique de Fernand Desmoulin.

Une nuit, l'Instituteur l'interpella pour la dernière fois ; il lui dit : « *Je ne suis plus capable de te guider, je cède la place au vieux maître.* »

Et, désormais, c'est du Vieux Maître que Desmoulin reçut des inspirations et des conseils. Et il aima le Vieux Maître comme il avait aimé l'Instituteur. Le Vieux Maître lui suggéra deux ou trois cents morceaux pleins d'énergie et de grâce. Le Vieux Maître, plus raffiné que l'Instituteur, usait de trois crayons, ce qui lui permettait d'obtenir des effets chatoyants et nuancés. Ce devait être un disciple de Watteau. Et Desmoulin s'attachait à lui de plus en plus, mais il eut le malheur de le perdre. Le Vieux Maître lui fit dessiner une tête d'un caractère grave et réfléchi et écrivit au-dessous : « *Je te présente Astarté, il t'assistera maintenant : il est plus savant que moi.* »

Astarté avait vaguement l'apparence d'un sphinx égyptien, avec, dans le regard, une nuance de mélancolie et d'amertume. Astarté plut beaucoup à Desmoulin. Ils sympathisèrent tout de suite et travaillèrent de compagnie. Astarté avait un talent que ses devanciers ne possédaient pas. Il brossait à l'envers, si j'ose ainsi dire, des paysages. C'étaient de vertes clairières, des bois touffus, des arbres courbés par le vent ; c'étaient de l'air, du soleil, de la lumière. En un quart d'heure, Astarté vous bâtissait un chef-d'œuvre, il était plus expéditif que Corot.

Fernand Desmoulin profita de ses conseils pour ses travaux personnels.

Le Gérant: Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.




Digitized by Google

LA
JEUNE FILLE MAGNÉTIQUE

Comment elle oblige les autres à subir sa volonté

Méthode simple permettant à tout le monde de contrôler les pensées et les actes d'autrui, de guérir sans médicaments les maladies et les mauvaises habitudes, de conquérir l'amour ou l'amitié, enfin de lire les pensées et les désirs secrets des gens même à des milliers de kilomètres de distance.

« POUR L'ÉLÉVATION MORALE ET LE PLUS GRAND PROFIT DE L'HUMANITÉ », DIT LE RÉV. JAMES STANLEY WENTZ.

Merveilleux ouvrage décrivant ce pouvoir étrange et lecture du caractère envoyés gratis et franco à tous ceux qui en feront la demande tout de suite

Le National Institute of Sciences de Londres, Angleterre, a consacré la somme de 125.000 francs à la création d'un fonds pour la distribution gratuite du nouveau livre du Prof. Knowles, intitulé « Clef du Développement des Forces Intimes ». Ce livre révèle un grand nombre de faits étonnants se rattachant aux pratiques des Yogis orientaux et expose une méthode d'une étonnante simplicité pour développer le magnétisme personnel et les pouvoirs hypnotiques et télépathiques ainsi que pour obtenir, sans médicaments, la guérison des maladies et des mauvaises habitudes. Le sujet de la lecture pratique du caractère s'y trouve également développé en un long chapitre; enfin, l'auteur y décrit une méthode très simple pour lire avec exactitude les pensées et les désirs secrets des autres, même à des milliers de kilomètres de distance. Le courant presque ininterrompu de lettres demandant un exemplaire de cette œuvre accompagné d'une lecture du caractère indique clairement l'intérêt universel que suscitent les Sciences Psychiques et Occultes.

La méthode du Professeur Knowles est accueillie avec le plus favorable intérêt par l'élite intellectuelle de notre époque, ainsi que le prouvent incontestablement de nombreuses attestations élogieuses dont nous donnons ci-dessous quelques extraits typiques tirés de publications anglaises très répandues, ou émanant de médecins ou de membres du clergé.

Du CHRISTIAN AGE: — « La méthode du Prof. Knowles qui guérit les maladies, corrige les mauvaises habitudes et fortifie la mémoire, a donné également les résultats les plus probants et les plus avantageux, dans la culture de la personnalité et de l'influence personnelle ».

Du LONDON WEEKLY TIMES: — « La méthode complète d'influence personnelle et de guérison du Professeur Elmer E. Knowles sait adpter exactement à l'enthousiasme embryonnaire d'un débutant le genre de connaissances qui conviennent le mieux aux conditions de son tempérament individuel et à ses goûts. »



Mlle Joséphine DAVIS

Du LONDON MAIL: — « La méthode du Professeur Knowles condense une très vaste érudition sous une forme qui la rend facilement assimilable pour tous ceux qui peuvent lire et comprendre de la simple prose. On ne saurait souhaiter un guide meilleur pour atteindre le succès dans la vie. »

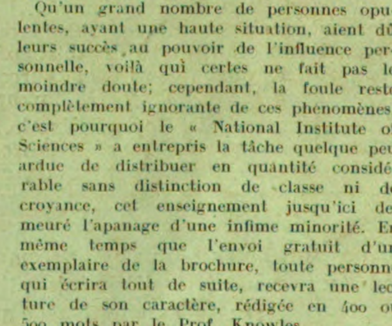
Du MODERN SOCIETY: — « Il n'y a pas eu de notre temps de savant adonné aux recherches psychiques, qui ait recueilli une aussi ample moisson de louanges que le Professeur Elmer E. Knowles pour sa merveilleuse méthode d'influence personnelle et de guérison. Enfin voici un homme qui est tout à la fois un grand savant, un éducateur né, un guide vraiment pratique; en effet, les moindres parties de son enseignement laissent deviner une nature tout à fait sympathique, animée de sentiments de bonne camaraderie envers une population avide de savoir, bien que trop souvent mal dirigée. »

Le RÉV. JAMES STANLEY WENTZ, dit: — « Personne ne peut lire attentivement cette méthode sans se convaincre qu'en répandant une telle science dans l'univers, le Prof. Knowles est uniquement poussé par l'ambition très louable de relever le niveau moral de l'humanité et de lui faire partager le bénéfice de ses connaissances. Je recommande de tout cœur cette façon d'agir à tous ceux qui désirent développer et cultiver leurs forces intimes. »

UN DES PRINCIPAUX MÉDECINS DE LONDRES, le Dr. R. N. Pickering, M. R. S. C., L. R. C. P., L. S. A., dans une lettre au Professeur Knowles, dit: — « J'estime que le livre exposant votre méthode constitue ce qui a été écrit de plus complet et de plus exact sur ce sujet. Vous avez traité cette science de main de maître. «

UN MÉDECIN AMÉRICAIN TRÈS RENOMMÉ, A. W. Fisher, M. D., Ph. D., M. E., Directeur de l'Institut Douglas, écrit: — « Votre méthode me rend de grands services dans la pratique. »

« Riches ou pauvres profitent également des enseignements de cette nouvelle méthode », dit le Prof. Knowles, « et quiconque désire s'assurer de plus grands succès dans la vie, n'a qu'à appliquer les règles qui y sont éditées. »



Qu'un grand nombre de personnes opulentes, ayant une haute situation, aient dû leurs succès au pouvoir de l'influence personnelle, voilà qui certes ne fait pas le moindre doute; cependant, la foule reste complètement ignorante de ces phenomènes, c'est pourquoi le « National Institute of Sciences » a entrepris la tâche quelque peu ardue de distribuer en quantité considérable sans distinction de classe ni de croyance, cet enseignement jusqu'ici demeuré l'apanage d'une infime minorité. En même temps que l'envoi gratuit d'un exemplaire de la brochure, toute personne qui écrira tout de suite, recevra une lecture de son caractère, rédigée en 400 ou 500 mots par le Prof. Knowles.

Si vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles ainsi qu'une lecture de votre caractère, copiez simplement les vers suivants, de votre propre main:

Donnez à mon esprit le pouvoir qui délivre
Et douez mon regard de force et de clarté.
Veuillez, en m'envoyant votre admirable livre,
Lire mon caractère et dire vérité.

Ne manquez pas d'indiquer votre nom et votre adresse en entier (dire si vous êtes Monsieur, Dame ou Demoiselle), écrivez lisiblement et adressez votre lettre à « National Institute of Sciences », Dept. 4071 B. No. 258, Westminster Bridge Road, Londres, S. E., Angleterre. Si vous le désirez, vous pourrez y joindre 50 centimes en timbres-poste de votre pays pour frais de port, etc. Affranchir les lettres à 25 centimes.